UN AS DE LA POLICE

POLICE et MYSTÈRE

Le volume complet 85 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

Un as de la police

Roman policier inédit

par L. FRACHET

I

UNE ÉTRANGE DISPARITION

— Maintenant, mes amis, si vous voulez bien passer dans mon cabinet de travail, je vais vous montrer le diamant bleu.

Et Louis Bernier, riche rentier parisien, se leva de table dans le joyeux brouhaha que venait de provoquer son aimable proposition. Le maître de la maison avait réuni ce soir-là, dans le somptueux appartement qu'il occupait à l'angle de l'avenue Hoche et de l'avenue du Parc-Monceau, quelques-uns de ses meilleurs amis. Le dîner avait été des plus joyeux : bonne chère, bons vins, rien n'avait manqué pour amener et conserver une atmosphère de franche gaieté encore favorisée par l'absence de femmes. Car si M. Bernier lançait assez facilement des invitations parmi ses nombreuses relations mondaines, il les réservait exclusivement au sexe fort. Célibataire convaincu, il ne fréquentait que les célibataires et affichait d'ailleurs ouvertement le plus profond mépris du sexe féminin.

Bien entendu, au cours du dîner la conversation avait été fort leste, et bons mots, plaisanteries, propos grivois s'étaient succédé sans interruption, tan-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 347.

dis que se choquaient les verres souvent levés à la santé de l'amphitryon. Cependant, aucun des invités n'avait oublié la promesse faite la veille par M. Bernier : « Venez donc dîner avec moi demain, cher ami. Nous serons cinq ou six intimes seulement, et, après les liqueurs, je sortirai le diamant bleu de son écrin. »

Le diamant bleu!... Même sans la perspective d'un bon repas — la table de M. Bernier était connue parmi les plus réputées de Paris — cette annonce eût suffi à faire accourir tout ce que la capitale comptait de curieux. Sans être aussi célèbre que le fameux « Régent », roi des pierres précieuses, le diamant bleu jouissait néanmoins d'une grande renommée que justifiaient amplement son poids de 22 grammes exactement — soit un peu plus de 107 carats — son brillant, sa taille spéciale, il avait la forme d'un losange très allongé, et aussi... son histoire.

Car le diamant bleu avait en effet son histoire comme tout bijou célèbre digne de ce nom, histoire fâcheuse naturellement. Depuis que l'on connaissait son existence, il avait eu de nombreux propriétaires, mais chaque fois son possesseur avait eu une fin tragique. Ne fallait-il voir là qu'une étrange coïncidence, ou devait-on en conclure que le diamant bleu était maudit et qu'il portait malheur à ceux qui avaient la mauvaise fortune de le posséder? Beaucoup pensaient ainsi, et lorsqu'on avait appris que M. Bernier venait de se rendre acquéreur de la pierre fatale, chacun s'était exclamé : « Il est fou!... C'est un véritable suicide!... »

Mais M. Bernier ne semblait nullement ému de toutes ces pessimistes prédictions, et il disait au contraire à qui voulait l'entendre sa satisfaction d'avoir réalisé une bonne affaire :

— Je ne suis pas superstitieux et je ne crois pas un mot de toute cette histoire. Ce qui est le plus sûr, c'est que le diamant bleu vaut une fortune et qu'il représente à mes yeux le meilleur placement. Pour le reste, on verra bien...

Ce que ne disait pas le rentier, c'est qu'il avait obtenu le fameux diamant pour une bouchée de pain, justement à cause de sa redoutable réputation qui avait incité les héritiers de son dernier propriétaire — mort de mystérieuse façon, du reste — à s'en débarrasser au plus vite à n'importe quel prix. Cela n'avait pas empêché M. Bernier d'assurer aussitôt son acquisition pour sa valeur réelle, laquelle était estimée par les experts à dix millions de francs.

Aussi comprendra-t-on aisément l'impatience des invités du rentier qui avaient hâte d'admirer le merveilleux bijou promis à leur curiosité. Il y avait là, autour de la table copieusement garnie, le banquier Paul Giroux, l'antiquaire Marcel Pasquier, l'avocat Edouard Maurer, le rentier Jacques de Pruines et enfin Edmond Héricourt, professeur à la Faculté de Droit. Comme on le voit, la société parisienne était assez brillamment représentée et M. Bernier pouvait, à juste titre, compter sur ses hôtes pour assurer à son diamant bleu toute la publicité que désirait l'orgueilleux et naïf rentier.

Les six hommes passèrent donc dans le cabinet de travail, vaste pièce au style sobre et froid, meublé d'une bibliothèque, d'un bureau et de quelques fauteuils de cuir. De petits tableaux corrigeaient un peu la nudité des murs. Dans un angle, un rideau cachait le coffre de sûreté dans lequel M. Bernier enfermait ce qu'il avait de plus précieux. La pièce était éclairée par une seule fenêtre s'ouvrant sur l'avenue du Parc-Monceau, au troisième étage, et elle ne communiquait qu'avec la salle à manger, par une porte à coulisse que masquait une lourde tenture.

Tandis que ses invités s'installaient autour du bureau, M. Bernier alla prendre dans son coffre l'écrin qui renfermait le fameux diamant. Avec précaution, il le déposa sur le bureau, l'ouvrit et en sortit son précieux contenu en disant d'une voix sourde :

— Voici, mes amis, voici le célèbre diamant bleu. On dit qu'il porte malheur, mais vous pouvez constater que je me porte encore à merveille bien que le possédant depuis plus de six mois. Je ne comprends pas qu'on puisse être superstitieux de la sorte. C'est ridicule, ne trouvez-vous pas? Comment un diamant pourrait-il tuer quelqu'un!...

Mais les hôtes du rentier ne songeaient pas du tout, en ce moment, au redoutable pouvoir que certains attribuaient, à tort ou à raison, au royal diamant : ils ne songeaient qu'à admirer la magnifique pierre qui flamboyait sous les feux du lustre. Tous semblaient fascinés, et il eût été aisé de lire dans leurs yeux le violent désir de possession qui les animait. Naturellement, chacun voulut tenir dans sa main ce petit morceau de carbone qui représentait une fortune, et M. Bernier y ayant consenti, le diamant bleu passa de l'un à l'autre des invités qui s'exclamèrent à tour de rôle, avec une sincérité qui ne faisait aucun doute :

— Admirable!... Extraordinaire!... Splendide!... Mon cher ami, je vous félicite d'avoir pu acheter cette merveille. Vous êtes un heureux homme.

M. Bernier, assis derrière le bureau, approuvait en inclinant légèrement la tête, le visage épanoui, semblant follement heureux des compliments qui caressaient agréablement sa vanité. Tendant la main pour reprendre le diamant que lui rendait le dernier admirateur — c'était l'avocat Edouard Maurer — il le reposa délicatement dans son écrin. Mais comme il allait refermer ce dernier, les lampes du lustre s'éteignirent soudain et le cabinet de travail se trouva plongé dans les ténèbres. C'était sans doute une passagère panne de lumière qui ne pouvait durer longtemps, et chacun accepta avec bonne humeur ce léger contretemps.

La panne fut d'ailleurs courte, en effet : au bout de deux ou trois minutes, les lampes s'allumèrent de nouveau, saluées par une exclamation collective de satisfaction. Mais cette joyeuse exclamation fit

presque aussitôt place à six cris de stupeur, tandis que six index, dans un geste simultané, se tendaient vers l'écrin : celui-ci était vide et le diamant bleu avait disparu!

⁂

Un silence profond avait succédé à cette manifestation en somme amplement justifiée de surprise. Les hôtes de M. Bernier, abasourdis, se regardaient sans bien savoir ce qu'ils devaient penser de l'incident, et ils étaient visiblement fort gênés. Quant au maître de la maison, il était devenu blême, et pendant vingt secondes au moins il ne put articuler un mot. Enfin, faisant un effort, il bredouilla dans un sourire contraint qui ne réussissait à être qu'une grimace :

— Je vois, mes chers amis, que vous aimez la plaisanterie, mais je préférerais autre chose. Vous comprendrez sans peine pourquoi, n'est-ce pas?

— Non... nous ne comprenons pas... répondirent ensemble les cinq invités. Ce n'est donc pas vous qui avez le diamant bleu?

— Vous savez bien que non... gronda M. Bernier, maintenant rouge comme une pivoine. C'est vous qui l'avez pris, du moins l'un d'entre vous. Je suis sûr que c'est pour plaisanter, mais, je le répète, j'aimerais mieux un autre sujet de plaisanterie. Que celui qui possède le diamant le remette dans son écrin et n'en parlons plus.

A leur tour, les invités rougirent, et chacun jeta vers son voisin un regard réprobateur et soupçonneux qui disait clairement :

« N'avez-vous pas entendu? Allons!... Cessez ce jeu ridicule qui nous compromet tous. Puisque ce n'est pas moi le coupable, c'est probablement vous. »

Peine inutile : personne ne bougea! L'incident devenait donc grave, et M. Bernier, quittant le ton familier qu'il avait gardé jusque-là, reprit sèchement :

— Messieurs, la plaisanterie dépasse les bornes. J'ordonne à celui qui vient de prendre le diamant bleu de me le rendre immédiatement, sinon, à mon grand regret, je vais être obligé de vous fouiller tous.

— Mais je ne l'ai pas!... Je ne l'ai pas!... protestèrent ensemble, avec énergie, les hôtes du rentier. Je ne comprends rien à tout cela!...

— Ecoutez, mes amis... dit alors M. Bernier en reprenant le ton amical du début. Il serait regrettable que cette soirée se terminât ainsi. J'ignore quel motif a pu pousser le coupable à s'emparer du diamant bleu, mais je ne veux pas que l'acte d'un seul porte préjudice à tous. Le diamant était là, dans son écrin, il n'y a pas cinq minutes. Il n'y est plus et il n'a pu s'en aller seul; par conséquent, il se trouve à présent dans la poche de l'un de vous. Pour la dernière fois, je supplie celui-ci de réparer son geste inconsidéré de plein gré, avant que je ne l'oblige à le faire de force.

— Doucement... doucement... répliqua soudain Jacques de Pruines. Je comprends parfaitement vos sentiments, cher ami, mais le problème n'est pas aussi simple que vous le pensez. D'abord, nous ne sommes pas seuls en cause : vous l'êtes également. Pendant la panne de courant, vous avez pu, aussi bien que nous, prendre le diamant bleu. Cela n'a pas de sens, évidemment, puisque le diamant est à vous, mais nous accuser n'est pas davantage sensé. Réfléchissez une seconde : comment l'un de nous pouvait-il croire qu'il s'emparerait du diamant sans être soupçonné? Il faut donc au plus tôt mettre un terme à cette situation fausse qui laisse planer sur tout le monde un doute intolérable; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais je demande, j'exige que vous alertiez immédiatement la police. Faites venir un inspecteur qui nous fouillera tous ici même où nous allons l'attendre sans bouger. Défense de sortir de cette pièce sous aucun prétexte. Etes-vous de mon avis, messieurs?

— Parfaitement... parfaitement... s'exclamèrent MM. Maurer, Héricourt, Giroux et Pasquier. C'est la meilleure solution, mais qu'on fasse vite, car il nous est particulièrement pénible de voir suspecter notre honnêteté.

— C'est bien... s'inclina M. Bernier d'une voix sourde. Puisque vous le désirez...

Saisissant l'appareil téléphonique posé sur un coin du bureau, il décrocha le récepteur et composa un numéro. Ayant obtenu aussitôt une réponse, il appela :

— Allo!... Préfecture de Police?... Ici M. Bernier, 24, avenue du Parc-Monceau... Pouvez-vous envoyer un inspecteur?... Oui, c'est très grave... On a volé le diamant bleu!...

II

MONSIEUR HASARD

Dans le taxi qui l'emmenait à toute allure vers l'avenue du Parc-Monceau, « monsieur hasard » consultait attentivement un gros carnet bourré de notes dont il ne se séparait jamais.

« Monsieur hasard », c'était l'inspecteur de police Charles Martel. Physiquement, on ne pouvait mieux représenter le policier que sous la forme d'une boule. De petite taille, rond sur toutes les faces et le ventre passablement proéminent, il donnait toujours l'impression qu'il allait rouler plutôt que marcher. Moralement, c'était un ours mal léché, du moins en apparence, car en réalité, sous des dehors bourrus, grognons et totalement dépourvus d'amé-

nité, il n'y avait pas de meilleur homme au monde. Autant il se montrait sévère, dur même dans l'accomplissement de son service, autant il était doux et bon dans l'intimité. Devenu veuf après quelques années de mariage, il avait élevé lui-même sa fille Régine qu'il adorait et qui l'eût fait passer par un trou d'aiguille. En définitive, un très brave homme et un homme brave qui ne pouvait manquer d'être aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient, en dépit de son caractère irascible.

Professionnellement, c'était un excellent inspecteur qui jouissait de la confiance entière de ses chefs, confiance largement méritée par de solides qualités de patience, de ténacité et de bon sens qui n'excluaient nullement la malice, l'initiative et l'intelligence. Tout d'abord, il avait été en butte aux plaisanteries faciles de ses camarades, à cause de sa petite taille et de ses rondeurs, et on ne l'appelait jamais autrement que par un sonore « Bouboule » qui déclenchait inévitablement l'hilarité.

Puis on s'était avisé qu'il portait un bien grand nom pour une si petite personne : « Charles Martel » ! Evidemment, le parrain du jeune Martel eût été mieux inspiré en donnant à son filleul un autre prénom, mais peut-être avait-il choisi celui-ci intentionnellement, pour rire un brin. Et en effet, le malheureux homonyme du fameux maire du palais de Neustrie, illustré par sa grande victoire sur les Arabes, à la bataille de Poitiers, devait trop souvent entendre parler autour de lui de ces maudits Sarrasins.

Enfin, comme on avait tout de même dû reconnaître ses mérites et s'incliner devant sa compétence, on avait fini par s'habituer à la fois à son nom, sa rudesse et son allure, et, peu à peu, un troisième surnom lui avait été donné : « monsieur hasard ». Il était né de l'habitude que l'inspecteur avait prise de compter toujours sur le hasard pour mener à bien ses enquêtes. « Le hasard est notre grand maître... proclamait-il en toute occasion. On

lui doit nos plus brillants succès. Sans lui, nous ne serions que de pauvres chiens de chasse fort capables de suivre une piste, certes, mais incapables de reconnaître à coup sûr le bon gibier. Oui, je vous le dis, le hasard fait beaucoup plus pour la défense de la société que toute notre perspicacité, toute notre intuition. Le hasard est le roi des policiers!... »

Cette curieuse théorie faisait naturellement sourire, mais comme, après tout, elle ne s'avérait pas si mauvaise que cela si l'on en jugeait aux résultats obtenus par l'inspecteur Martel qui s'était rapidement révélé comme l'un des meilleurs policiers parmi les meilleurs, on l'avait acceptée avec son auteur que l'on désignait seulement sous le nom de « monsieur hasard ».

C'était donc lui que le hasard — il ne pouvait en être autrement!... — avait fait désigner ce soir-là pour répondre à l'appel angoissé de M. Bernier, et tandis que le taxi roulait, trop lentement à son gré, derrière une file de voitures, Charles Martel étudiait les premiers éléments de l'affaire qu'il allait avoir à débrouiller.

Car si l'inspecteur comptait beaucoup sur le hasard, il ne comptait pas uniquement sur lui, bien loin de là. Au contraire, il apportait à sa tâche journalière une conscience rare, une minutie et un soin remarquables, ne négligeant aucun détail, même le plus insignifiant en apparence. C'est ainsi qu'il possédait la liste des principales personnalités parisiennes avec leur adresse, leur situation de fortune, leur genre de vie, etc... Enfin, tous les renseignements susceptibles de l'intéresser un jour en cas de crime ou de vol. Bien entendu, il connaissait mieux que personne l'histoire du diamant bleu, et c'étaient les notes prises depuis longtemps au sujet de la célèbre pierre que monsieur hasard était en train de relire.

— En tout cas... grommela l'inspecteur en hochant la tête, celui qui a eu l'audace de voler le diamant bleu aura du mal à s'en défaire, car une

pierre aussi célèbre trouvera difficilement un acheteur. Il devra donc le conserver un certain temps, et c'est là que commencera pour lui le danger. En effet, il tiendra probablement à garder le diamant de façon intime, à ne jamais s'en séparer afin de le mieux surveiller, mais je ne vois pas bien comment il s'y prendra. Une pierre de cette taille ne se loge pas dans le creux d'une dent, et à moins de l'avaler, il devient pratiquement impossible de la soustraire à une fouille sérieuse. Allons!... Je crois que ce sera une banale affaire, et ce n'est pas encore cette fois que je décrocherai la dot de la petite.

Et « monsieur hasard » soupira en refermant le gros carnet momentanément inutile. La petite, c'était Régine Martel, délicieuse jeune fille de vingt ans pour laquelle son père se tourmentait fort depuis quelque temps. Il y avait d'ailleurs de quoi : Régine n'éprouvait-elle pas en ce moment un gros chagrin qui affectait gravement son moral? Chagrin d'amour, bien entendu. La jeune fille aimait René Sinclair, fils unique du riche industriel Sinclair, le grand constructeur de moteurs à huile lourde. De son côté, le jeune homme aimait lui aussi sincèrement Régine Martel, et cela depuis plusieurs années. Il l'avait rencontrée sur une plage de Normandie et avait été littéralement ensorcelé par sa beauté et sa grâce.

Mais, comme il fallait s'y attendre, ce parfait amour n'avait pas obtenu l'assentiment de M. Sinclair qui, sans vouloir entièrement imposer sa volonté, tenait néanmoins beaucoup à ce que son fils fît un riche mariage.

— Dans notre métier... disait cet homme pratique avant tout, il faut de l'argent, toujours de l'argent. En me succédant à la tête de mes affaires, tu en auras beaucoup, mais si ta femme en apportait autant, ce serait encore mieux. Ne te laisse donc pas tourner la tête par quelque grisette si tu veux que nous restions d'accord.

Et lorsque le terrible industriel avait connu le projet de René Sinclair d'épouser la fille d'un sim-

ple inspecteur de police, il avait déclaré sur un ton sans réplique :

— Tu connais mon sentiment à cet égard, n'est-ce pas? A la rigueur, je n'exigerais pas de ta future une dot égale à la part que je te réserve, mais je ne veux pas non plus d'une sans le sou. Il faut que ta femme apporte au moins cinq cent mille francs dans ma maison, sinon je refuse mon consentement. Et si tu passes outre, je te déshérite, tout simplement. Maintenant, fais ce qu'il te plaira.

Le dilemme était cruel aux deux amoureux que l'intransigeance de M. Sainclair désespérait. René Sainclair savait parfaitement que son père ferait comme il le disait, et pourtant, malgré cette menace, il se refusait à abandonner un projet qui lui tenait tant au cœur. Quant à Régine Martel, elle ne voulait à aucun prix d'un tel sacrifice, et plutôt que de semer la brouille dans la famille Sainclair, elle préférait se sacrifier elle-même. Mais elle pleurait sans cesse, et pour peu que cette situation sans issue durât encore longtemps, la santé de la jeune fille finirait par être gravement compromise.

Naturellement, « monsieur hasard » partageait entièrement la douleur de son enfant, et il se désolait de ne pouvoir la consoler. Que n'eût-il pas fait pour sécher ses larmes? Avec quelle joie il lui eût donné cet argent, ces cinq cent mille francs âprement exigés... s'il les avait possédés. Hélas!... En réunissant toutes ses économies, l'inspecteur arrivait à peine au dixième de la somme réclamée, et il ne voyait pas comment il pourrait, à moins d'un miracle, se procurer le reste. Devrait-il donc toujours voir ainsi souffrir sa fille?

Pendant que le policier réfléchissait, le taxi était arrivé devant le n° 24 de l'avenue du Parc-Monceau. « Monsieur hasard » descendit, régla sa course et pénétra dans l'immeuble silencieux. Deux minutes après, un valet correct et impassible — il était encore ignorant du vol commis dans la maison — l'introduisait auprès de M. Bernier et de ses amis. Ayant

tout d'abord remarqué combien la porte à coulisse que l'on ouvrait devant lui grinçait fort, l'inspecteur concentra aussitôt ses facultés d'observation sur l'examen rapide des six occupants du cabinet de travail. Mais il ne découvrit que des visages fermés et sombres sur lesquels on lisait le même ennui d'être mêlé à cette fâcheuse aventure et le même désir d'en être quitte au plus tôt.

Déclinant son identité, « monsieur hasard » s'installa d'autorité dans le dernier fauteuil demeuré libre et qu'on oubliait de lui offrir, puis il se fit mettre au courant des circonstances du vol, écoutant attentivement les explications de M. Bernier, confirmées en tout point par ses hôtes. Lorsqu'il se jugea suffisamment éclairé, il déclara :

— En effet, l'affaire est très simple; le diamant bleu ne peut avoir quitté cette pièce. Donc, il ne reste plus qu'à le retrouver, et dans ce but, messieurs, je vais vous fouiller à tour de rôle. Puisque nous sommes entre hommes, la fouille peut sans inconvénient être publique; elle n'en sera que plus sincère.

Cette proposition ayant été acceptée à l'unanimité, chacun se prêta de bonne grâce aux minutieuses recherches de l'inspecteur, fort expert en la matière, du reste. La fouille dura plus d'une heure, et lorsque les vêtements des six hommes eurent été examinés, palpés dans leurs plus secrètes doublures, il fallut se rendre à l'évidence : aucun d'eux ne contenait le diamant bleu.

— C'est bon... grogna Martel. Je vais maintenant fouiller la pièce. Pendant la panne de lumière, le voleur a très bien pu dissimuler le diamant sous un objet quelconque, avec l'intention de le reprendre plus tard.

— Alors, ce serait moi le voleur!... s'exclama M. Bernier avec hauteur. Pour quitter son fauteuil, aller en un endroit déterminé de la pièce, cacher le diamant et revenir s'asseoir en moins de trois minutes, et tout cela dans l'obscurité, ne l'oublions pas, il faut en effet connaître parfaitement la dis-

position du cabinet et l'emplacement exact de chaque chose. D'autre part, tous ces gestes ne peuvent se faire sans bruit : grincement du fauteuil ou du parquet par exemple, et ils auraient forcément attiré l'attention. Or, quelqu'un a-t-il remarqué quelque chose?

— Non.. reconnurent franchement les cinq invités du rentier. Nous n'avons absolument rien entendu.

— Je vous crois sur parole, dit « monsieur hasard » calmement, mais qu'est-ce que cela prouve? Remarquez que je n'accuse personne particulièrement. Le diamant bleu est dans cette pièce; je le cherche, voilà tout. Il n'est pas dans vos poches; c'est donc qu'il est ailleurs. Trouvons-le d'abord; nous verrons bien ensuite.

Mais ces nouvelles fouilles furent aussi vaines que les premières. Elles étaient du reste très faciles, le cabinet de travail n'offrant que fort peu de cachettes propres à recevoir le diamant disparu. En effet, il n'y avait pas de tapis sur le parquet ciré, et les murs, nous l'avons dit, étaient nus, ornés seulement de quelques petits tableaux et recouverts d'un papier peint à fond jaune et à rayures noires verticales.

En peu de temps, sous les regards attentifs des assistants forcés qui commençaient à s'impatienter, l'inspecteur eut examiné les fauteuils, le socle du téléphone, le cadre des tableaux, les tiroirs du bureau, les livres de la bibliothèque, les coupes du lustre, le coffre de sûreté d'ailleurs resté ouvert, en un mot, les moindres recoins pouvant recéler la précieuse pierre. Puis il s'assura qu'on ne pouvait ouvrir ni la fenêtre donnant sur l'avenue, ni la porte de communication du cabinet avec la salle à manger, sans provoquer d'affreux grincements, et que, par conséquent, le voleur n'avait certainement pas employé ce chemin pour se débarrasser du diamant en le jetant à un complice soit dans la rue, soit dans la salle à manger.

— C'est parfait... déclara enfin le policier en abandonnant provisoirement ses recherches. Puis-

que le diamant bleu demeure introuvable par les moyens ordinaires, il ne me reste plus qu'une seule ressource : messieurs, à mon grand regret, je vous prie de bien vouloir me suivre.

— Vous suivre?... Et pourquoi?... En voilà assez!... Je proteste!... C'est intolérable!... Je déposerai une plainte!...

M. Bernier et ses amis manifestaient ainsi leur mauvaise humeur, laquelle était en somme largement justifiée. Mais il en fallait davantage pour émouvoir « monsieur hasard » qui reprit :

— Un peu de patience, que diable!... Il s'agit d'une simple formalité. Je vous promets que dans deux heures au plus tard, vous serez libres, du moins cinq d'entre vous. Vous permettez?...

Imperturbable, l'inspecteur téléphona à la Préfecture de Police, réclamant l'envoi immédiat de deux hommes, et, ceci fait, il expliqua aimablement :

— On ne peut laisser cette pièce sans surveillance, n'est-ce pas? Ce serait trop dangereux. Supposez que le diamant bleu s'y trouve encore!... En attendant que je puisse y faire de nouvelles fouilles plus sérieuses, si cela est nécessaire, je vais y installer deux de mes collègues qui n'en sortiront sous aucun prétexte. Mais j'espère bien ne pas leur imposer une trop longue corvée, car ou je me trompe fort, ou je sais où se trouve le diamant bleu et il ne tardera pas à reprendre sa place dans cet écrin.

L'attente fut assez courte : un quart d'heure après, deux inspecteurs arrivaient et se présentaient à « monsieur hasard » qui leur donna ses instructions.

— Maintenant, suivez-moi... ordonna Charles Martel, d'un ton impératif et cependant correct, en s'adressant à M. Bernier et à ses hôtes. Je comprends votre impatience, messieurs, mais je vous assure que je ne puis faire autrement. Pour le moment, vous êtes à mes yeux à la fois tous innocents et tous coupables.

En silence, le groupe sortit et le policier ayant appelé un taxi, les sept hommes s'y casèrent tant

bien que mal. Ils étaient quelque peu à l'étroit, mais le parcours devait être très court. En effet, le taxi se dirigea en droite ligne vers la rue des Saussaies où il déposa bientôt son chargement devant les locaux de la Préfecture de Police. « Monsieur hasard » avait l'intention non d'incarcérer ses prisonniers provisoires, mais simplement de les faire radioscopier d'abord, radiographier ensuite. La science étant maintenant l'auxiliaire fidèle de la justice, un laboratoire de radiologie avait été installé dans le sous-sol de la Préfecture, et chaque fois qu'un prévenu était soupçonné d'avoir dissimulé l'objet d'un larcin en l'avalant, on l'amenait devant l'appareil de radiographie qui confondait aussitôt le coupable.

Cette fois encore, la machine à dire la vérité allait fonctionner, et l'inspecteur Martel espérait bien qu'elle lui révélerait le secret du diamant bleu. Celui-ci, le policier n'en doutait pas, ne pouvait se trouver en ce moment ailleurs que dans l'estomac de l'un des six coupables présumés. Naturellement, il fallut attendre; à cette heure tardive, aucun des employés du laboratoire n'était à son poste, et toute l'autorité de « monsieur hasard » fut nécessaire pour éviter le renvoi de l'opération au lendemain. Enfin, après maintes discussions, le courant put être lancé dans le tube à rayons X, et l'un après l'autre les six prévenus furent radioscopiés, l'inspecteur Martel se tenant auprès de l'opérateur pour vérifier lui-même le contenu de l'estomac du patient.

Mais le policier fut déçu, car aucun corps étranger n'apparut à aucun moment. Pour plus de certitude, « monsieur hasard » exigea alors une épreuve de radiographie; si le diamant bleu avait échappé à son regard, il n'échapperait pas à la plaque photographique.

Cette dernière corvée fut aussitôt imposée à M. Bernier et à ses amis, malgré leurs vives protestations, et lorsque la sixième radiographie se trouva enfin terminée, Charles Martel se déclara pleinement satisfait.

— Maintenant, messieurs, vous êtes libres, annonça-t-il, du moins libres de rentrer chez vous où je vous prie de rester à la disposition de la justice. Ne vous étonnez donc pas si je prends à votre égard quelques précautions; elles seront justifiées par la nécessité de démasquer le coupable. C'est dans votre propre intérêt. Rassurez-vous cependant : la discrétion la plus grande sera gardée en toute circonstance et rien ne pourra faire suspecter l'honorabilité de ceux qui sont innocents. Quant au coupable, qu'il jouisse en paix de ses dernières heures de liberté, mais qu'il ne se hâte pas trop de triompher, car si je n'ai pas encore découvert le diamant bleu, « monsieur hasard » a plus d'un tour dans son sac.

Un instant après, les six hommes s'en allaient chacun de leur côté, accompagnés de policiers qui avaient pour mission de monter une garde attentive devant leur domicile. L'inspecteur Martel, lui, malgré l'heure qui s'avançait, n'avait pas sommeil, et il voulut attendre sur place le développement des épreuves radiographiques. Tandis qu'on s'affairait pour lui donner satisfaction, il se frottait les mains en murmurant entre ses dents :

— Hé!... hé!... L'affaire n'est peut-être pas aussi banale qu'elle le semblait à première vue. Au contraire, j'ai l'impression qu'elle va me donner beaucoup de fil à retordre. « Monsieur hasard », c'est le moment de vous distinguer.

III

DANS LEQUEL ON APPREND DE CURIEUSES CHOSES

Charles Martel avait eu raison de ne pas trop croire à un rapide succès dans cette déconcertante aventure, celle-ci devant en effet lui réserver plus d'une surprise.

Pour commencer, il éprouva celle, inattendue et désagréable, de ne pas trouver dans les photographies enfin développées la preuve qu'il attendait. Aucune d'elles ne montrait la tache noire en forme de losange du diamant bleu, lequel, cette fois, devait être considéré comme vraiment disparu.

— C'est trop fort!... grommela le policier furieux. Me suis-je laissé rouler, malgré toutes les précautions prises? Pourtant, je crois savoir fouiller quelqu'un ou un appartement, et si je n'ai pas trouvé le diamant avenue du Parc-Monceau, il y a bien des chances pour qu'il n'y soit plus. Alors, où est-il? J'étais persuadé que le voleur l'avait avalé. C'était tellement simple. Mais non!... Voilà qui me prouve que je me suis complètement trompé. Diable!... ça commence mal.

De très mauvaise humeur, « monsieur hasard » décida de s'aller coucher avant de poursuivre son enquête.

« Je verrai plus clair dans cette sombre histoire quand j'aurai bien dormi... », grogna-t-il en bâillant.

Et jetant un dernier coup d'œil aux épreuves radiographiques étalées devant lui sur une table du laboratoire, il s'exclama :

« C'est égal, à la place de ce Paul Giroux, j'irais consulter un spécialiste. Je n'ai jamais vu un estomac pareil!... Il n'a plus de forme et il a le double

au moins de son volume normal. Avec un tel organe, on ne doit pas rire tous les jours. Enfin, c'est son affaire... »

Et sur ces mots, l'inspecteur quitta la Préfecture, le front soucieux...

.....

Le lendemain, ou plutôt le jour même, car il ne s'était pas couché avant quatre heures du matin, « monsieur hasard » retourna avenue du Parc-Monceau où il voulait reprendre ses recherches, sans grand espoir, du reste, par simple conscience professionnelle.

Les deux policiers laissés la veille dans le cabinet de travail de M. Bernier étaient toujours là, attendant de nouvelles instructions. Ils avaient passé une bonne nuit, eux, l'un montant une garde vigilante, tandis que l'autre se reposait dans un des confortables fauteuils. Bien entendu, ils n'avaient pas trouvé le fameux diamant bleu qu'on ne les avait d'ailleurs pas chargés de rechercher. Quant à M. Bernier, il était déjà sorti. Vers huit heures — il en était maintenant près de onze — il était venu saluer les nouveaux gardiens de son bureau, en s'informant très courtoisement de leur santé, puis il était parti en disant qu'il allait faire un tour au Bois. Les inspecteurs l'avaient vu, de la fenêtre, s'éloigner par l'avenue Hoche, suivi à distance respectueuse de leur collègue posté en faction devant l'immeuble.

Charles Martel sourit : on avait exécuté scrupuleusement ses consignes. Jusqu'à nouvel ordre, les six personnages mêlés à l'affaire du diamant bleu seraient ainsi suivis pas à pas dans tous leurs déplacements, et leurs moindres gestes soigneusement notés. Il ne fallait pas oublier que l'un d'eux était le voleur, que contre toute évidence il possédait sans doute le diamant et qu'il chercherait probablement à s'en défaire. Or, tous les recéleurs, tous les trafi-

quants de pierreries de la capitale étaient connus de la police qui ne les tolérait que parce qu'ils constituaient ses meilleurs indicateurs. Donc, si l'un des six prévenus tentait d'approcher l'un de ces trafiquants, il dresserait contre lui un redoutable chef d'accusation, et s'il essayait de quitter Paris pour rejoindre Londres, Anvers ou Amsterdam, c'est-à-dire l'un des trois grands centres du trafic international des pierres précieuses, trafic officiel ou secret, mais surtout secret, il donnerait ainsi lui-même la preuve de sa culpabilité. Toutefois, il ne fallait guère compter sur une telle imprudence. Celui qui avait eu l'audace de dérober le diamant bleu n'était certainement pas un débutant, et il devait avoir soigneusement préparé son coup, donc tout prévu.

Par acquit de conscience, « monsieur hasard » recommença la fouille minutieuse du cabinet de travail, avec l'aide des deux inspecteurs cette fois. Mais leurs efforts conjugués ne furent pas davantage couronnés de succès, et à midi passé, un peu découragé, Charles Martel dit à ses compagnons :

— C'est bien, allez déjeuner; je vais vous remplacer. Nous continuerons cet après-midi.

Demeuré seul, « monsieur hasard » se laissa tomber dans le premier fauteuil venu, qui était justement celui de M. Bernier, devant le bureau. Cette coïncidence donna au policier l'idée de reconstituer la scène du vol telle qu'on la lui avait rapportée; peut-être cela jetterait-il une lueur dans les ténèbres qui l'enveloppaient.

« Voyons!... se dit-il en rapprochant le fauteuil du bureau. Je suis M. Bernier et mes amis sont là, devant moi. Ils viennent d'admirer le diamant bleu, et le diamant bleu est là, dans son écrin ouvert, au milieu du bureau. C'est ici que commence le mystère. Les lampes s'éteignent tout à coup et... Ah!... ça, par exemple!... »

L'inspecteur avait lieu d'être étonné, en effet, car à l'instant où il disait : « les lampes s'éteignent », celles-ci, au contraire, s'étaient soudain allumées

sans qu'on eût touché à l'interrupteur placé à gauche de la porte. Mais en même temps, « monsieur hasard » avait senti une légère pression sur le genou, et ce fut pour lui un trait de lumière; pour mieux réfléchir, il s'était enfoncé dans le fauteuil, allongeant les jambes qu'il avait croisées dans une attitude familière, et son genou droit frôlait le bois sous le bureau. Or, le frôlement s'était transformé à un certain moment en un contact, et cela à la seconde précise où la lumière avait jailli du lustre. N'était-ce qu'une coïncidence?

Non, ce n'était pas une coïncidence; il y avait liaison absolue entre l'effet et la cause supposée, pour l'excellente raison qu'un interrupteur secret existait sous le bureau de M. Bernier. Cet interrupteur était entièrement noyé dans le bois, et seul dépassait légèrement le bouton en matière isolante qui avait été ingénieusement peint à la couleur du bureau et taillé de façon à le confondre avec les sculptures du meuble. C'était si bien imité qu'il était impossible de ne pas s'y tromper, à moins d'en être averti, et l'inspecteur lui-même, en recherchant le diamant bleu, n'avait absolument rien remarqué d'anormal dans la décoration du bureau. Il avait fallu l'aide du hasard — eh!... oui, le hasard, qui venait ainsi donner raison, une fois de plus, à l'inspecteur Martel — pour faire découvrir un secret qui pouvait à bon droit surprendre.

Que signifiait, en effet, cet étrange interrupteur qu'on avait pris tant de soin à dissimuler? Dans quel but l'avait-on mis là, loin de tout regard? Pourquoi M. Bernier voulait-il pouvoir provoquer l'obscurité dans la pièce sans avoir à quitter son fauteuil et surtout « sans qu'on pût même deviner qu'il était l'auteur de cette soudaine et imprévue obscurité »? Cela était pour le moins bizarre et demandait à être éclairci.

« Tiens... tiens... dit Martel entre ses dents. Voilà qui est vraiment curieux!... »

Et à plusieurs reprises il fit fonctionner l'inter-

rupteur qui ouvrait ou fermait le circuit électrique, sans que le moindre bruit n'en décelât l'existence. Et il ne commandait pas seulement le lustre du cabinet de travail, mais aussi celui de la salle à manger que le policier pouvait surveiller de son fauteuil, par la porte restée ouverte. « Monsieur hasard » n'eut d'ailleurs qu'à faire le tour de l'appartement pour se rendre compte que l'ingénieux dispositif commandait tout le système d'éclairage; il suffisait donc d'une légère pression sur le bouton, par un discret coup de genou, pour provoquer une panne générale de courant ou faire cesser cette panne, à volonté.

« Parfait... parfait... grommelait Martel en reprenant sa place dans le fauteuil. Je ne vois pas encore très bien quel rôle a pu jouer cette installation clandestine dans la disparition du diamant bleu, mais j'ai l'impression qu'elle n'y est pas complètement étrangère. Voyons s'il n'y a pas d'autre mystère là-dessous... »

Et en parlant, l'inspecteur tâtait avec soin toutes les moulures, tous les reliefs du bureau. Il ne tarda pas à découvrir ainsi un deuxième interrupteur, exactement semblable au premier, qu'il s'empressa de faire fonctionner. Mais cette fois, aucune perturbation ne se produisit dans l'éclairage : que pouvait donc commander ce second appareil secret? Examinant le cabinet de travail, « monsieur hasard » chercha une modification dans la disposition des divers objets qui le garnissaient, et, se retournant, il ne put retenir un cri de surprise : une porte était ouverte devant lui, au milieu du mur où, un instant auparavant, ne se voyait que le papier peint tapissant la pièce.

En se penchant légèrement en arrière, Martel put voir que l'ouverture faisait communiquer le cabinet de travail avec la chambre à coucher de M. Bernier, mais le constater n'en expliquait pas le secret. Dans ce but, le policier se mit à examiner la porte et son système de fermeture. Celui-ci était des plus simples :

un verrou à commande électrique, encastré dans l'épaisseur de la cloison, s'emboîtait dans un logement de la porte lorsqu'elle était fermée. Dès qu'on appuyait sur le bouton de l'interrupteur secret, le verrou se dérobait et la porte s'ouvrait seule sous la poussée silencieuse d'un ressort lui-même logé dans le bois du côté des charnières, lesquelles, bien entendu, étaient invisibles du cabinet de travail. Pour les découvrir, il fallait passer dans la chambre à coucher — par la porte officielle qui donnait sur le vestibule — et soulever une tenture d'apparence des plus innocentes.

Une fois la porte secrète fermée, il était à peu près impossible d'en soupçonner l'existence à toute personne se trouvant dans le cabinet de travail. Elle était si bien ajustée qu'elle se confondait avec la cloison, et le faible interstice qui eût pu dénoncer la solution de continuité était habilement noyé dans une des rayures noires du papier peint.

« Parbleu!... grommela « monsieur hasard » en hochant la tête. Je comprends maintenant pourquoi on a choisi cet horrible papier pour tapisser la pièce. Ce n'est pas par mauvais goût, comme on pourrait le croire tout d'abord, mais par nécessité : il fallait absolument que le papier fût à bandes verticales et aussi sombres que possible. Très ingénieux!... Décidément, je me demande jusqu'où peut bien aller cette étrange mise en scène, et surtout ce qu'elle signifie. Que cache-t-elle? Quelle louche opération a-t-elle couverte? Car enfin, on ne s'amuse pas à imaginer des installations aussi compliquées sans un but bien défini. Quel est ce but? Tout le problème est là. Voler le diamant bleu? Je suis tenté de le croire, mais alors, cela bouleverse entièrement ma première hypothèse. Qui pouvait connaître les secrets de cette pièce et les utiliser à son profit mieux que M. Bernier lui-même? Mais M. Bernier est le propriétaire du diamant bleu et il n'a aucune raison de se voler son propre bien. A moins que... oui... à moins... que... Tiens... tiens... tiens!... »

L'inspecteur avait repris place dans le fauteuil, face au bureau, et là, il se mit à réfléchir profondément. Par la pensée, il revivait la fameuse soirée au cours de laquelle avait disparu le diamant bleu, et il essayait de reconstituer les phases de cette extraordinaire disparition. Une heure passa ainsi dans un silence que troublaient seulement de vagues bruits arrivant de l'office où s'était réfugié le valet de chambre de M. Bernier, l'unique domestique de la maison — le rentier, célibataire, n'avait pas besoin d'un plus nombreux personnel — qui avait d'ailleurs reçu de son maître l'ordre de ne déranger en rien ces messieurs de la police.

Et tout à coup, une sonnerie grêle fit sursauter « monsieur hasard » tiré brusquement de sa méditation : c'était le téléphone. Saisissant le récepteur qui se trouvait à sa portée sur le bureau, Martel répondit à l'appel, lequel lui était probablement destiné. L'inspecteur ne s'était pas trompé; on lui téléphonait de la Préfecture. Mais aux premiers mots, il s'exclama avec stupéfaction :

— Quoi!... Qu'est-ce que vous dites? Vous en êtes sûr?

Et comme son correspondant insistait en lui donnant de très nettes précisions, « monsieur hasard » abrégea la conversation en déclarant :

— C'est bien!... J'y vais tout de suite.

En hâte, il quitta le cabinet de travail, sans même attendre le retour des deux inspecteurs partis déjeuner. Il laissait ainsi la pièce momentanément sans surveillance, mais à ses yeux cela était désormais sans importance, car il avait maintenant la conviction que le diamant bleu ne se trouvait plus dans la maison. Il se contenta de déchirer une page de son carnet et de l'étaler sur le bureau à l'intention de ses collègues, après y avoir griffonné ces quelques mots :

« Fermez l'appartement et rentrez à la Préfecture. M. Bernier vient d'être assassiné. »

IV

LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT

Sans prendre le temps d'aller déjeuner à son tour — il n'avait d'ailleurs pas faim — Charles Martel se rendit immédiatement à l'adresse indiquée, qui était celle d'un grand établissement de Montmartre : *Le Veau d'or*. A cette heure de la journée, l'établissement était naturellement désert, et l'inspecteur put tout à son aise interroger le gérant sur les circonstances du drame. Voici le récit que fit cet employé, navré et affolé par la perspective du scandale qu'allait provoquer la nouvelle du crime parmi la clientèle du *Veau d'or* :

— Ce matin, vers neuf heures, j'ai été très surpris de voir arriver M. Bernier qui est un de nos plus fidèles habitués. Le *Veau d'or* est un établissement de nuit, n'est-ce pas, et il ne commence guère à s'animer que vers la fin de l'après-midi; la matinée est réservée au nettoyage des salles et à la réception des fournisseurs qui viennent livrer les commandes de la journée.

« Cependant, comme M. Bernier est un vieux et bon client de la maison, je le répète, je l'ai reçu avec tous les égards que je lui devais. Il était accompagné d'un homme d'une trentaine d'années que je voyais pour la première fois et avec qui il semblait en excellents termes. Il paraissait du reste lui-même de fort bonne humeur, et rien, certes, ne pouvait me faire prévoir ce qui allait arriver quelques instants plus tard. Il me demanda de lui réserver un cabinet particulier, car, ajouta-t-il, il avait à traiter de choses très sérieuses avec son ami, et il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte. Je lui donnai donc satisfaction en le conduisant au cabinet n° 3 qui est le plus discret de tous, et je fis en sorte qu'on le laissât en paix.

« Or, c'est justement mon désir de veiller sur la tranquillité de mes clients qui me fit surprendre, bien malgré moi, une partie de leur conversation. Etant resté à proximité du cabinet afin d'en écarter tous les importuns, j'entendis soudain des éclats de voix qui m'inquiétèrent beaucoup. Que se passait-il derrière la porte? Je l'ignorais, mais les choses ne devaient pas aller au mieux, si j'en jugeais par ce que j'entendais. Si je ne me suis pas trompé, il était question d'une mission confiée par M. Bernier à son ami, et que celui-ci avait mal exécutée ou n'avait pas exécutée du tout.

« — Vous vous fichez de moi!... criait notre client d'un ton furieux. Je vous préviens que ça ne prend pas. Me prenez-vous pour un imbécile?

« — C'est vous qui vous êtes moqué de moi!... répliquait son ami. Vous avez voulu me rouler, hein; mais apprenez qu'on ne roule pas « l'Argentin » aussi facilement. Prenez garde, monsieur Bernier : il est des secrets qu'il vaut mieux garder pour soi.

« — Prenez garde vous-même!... Vous ne me faites pas peur malgré votre réputation de terreur. Votre coup est bien monté, mais je ne suis pas dupe. Je sais ce que je vous ai confié et tout ce que vous pourrez me dire est inutile. Vous êtes un voleur, vous m'entendez, un voleur!...

« — Un voleur!... Vous avez de l'audace. Le voleur, c'est vous, oui. Je comprends maintenant pourquoi vous me promettiez une aussi forte somme pour une chose aussi simple. J'aurais dû me méfier. Je vous prenais pour une fripouille, mais je ne pensais pas que vous pousseriez le machiavélisme à ce point. Crapule!...

« — Crapule vous-même!... Rendez-moi mon bien, sinon...

« — Ton bien? Tiens, le voilà ton bien!...

« C'est sur ces mots que se termina la discussion, à laquelle succéda aussitôt un bruit sourd. Je présume que l'ami de M. Bernier — si l'on peut le traiter d'ami — venait de frapper celui-ci au visage,

emporté par la fureur. Puis M. Bernier dut répondre et une bataille s'engagea entre les deux hommes. Les chaises et la table du cabinet furent renversées. On entendait tomber les coups que ponctuaient les grondements de colère des combattants, et j'étais bien ennuyé, car je ne savais que faire. Devais-je pénétrer dans le cabinet sans y avoir été invité, pour séparer mes clients, ou devais-je aller chercher les agents?

« Ce fut alors que la bataille tourna au tragique avant même que j'eusse pris une décision. L'un des adversaires se sentit-il en état d'infériorité et fut-il pris de peur? Soudain, un coup de feu claqua, suivi d'un deuxième. Qui avait tiré le premier, je ne saurais le dire. Courageusement, je me précipitai enfin pour intervenir, mais je n'avais pas ouvert la porte qu'une troisième, puis une quatrième détonations achevèrent de mettre la maison en émoi. Lorsque j'arrivai auprès de mes clients, ils étaient étendus tous les deux sur le parquet, immobiles et couverts de sang.

« Affolé — on l'eût été à moins, n'est-ce pas?... — je conservai cependant assez de présence d'esprit pour aller téléphoner tout de suite au commissariat de police, et dix minutes après, le commissaire arrivait avec quelques agents. Il eut vite constaté que des deux victimes de la rixe, l'une : M. Bernier, était déjà morte. Le rentier avait été tué sur le coup, ayant reçu une balle en plein front. Quant à son ami, son ennemi, devrais-je dire, il respirait encore, mais était sans connaissance : il avait été touché à la poitrine et à la gorge. Le commissaire fit venir deux ambulances dont l'une emmena le blessé à l'hôpital et l'autre transporta le cadavre à la Morgue, je veux dire à l'Institut médico-légal. Voilà, monsieur l'inspecteur, tout ce que je puis vous apprendre. Quel événement, grand Dieu!... Depuis quinze ans que je suis là, c'est la première fois qu'il arrive chose semblable. Jamais de bruit, jamais de scandale. Notre maison est la plus sérieuse de la place et notre

clientèle est triée sur le volet, et, parmi celle-ci, M. Bernier était un de ceux qui nous semblaient le plus respectables. Je ne comprends rien à ce drame!... Je suis sûr que M. Bernier n'a tiré que pour se défendre, mais cela va nous faire bien du tort tout de même. Quelle aventure, mon Dieu, quelle aventure!...

« Monsieur hasard » en savait assez pour l'instant. Laissant le gérant à ses gémissements, l'inspecteur se rendit tout d'abord à l'hôpital où avait été transporté d'urgence le blessé. Il avait hâte de faire plus ample connaissance avec ce dernier — dont le signalement donné par le gérant n'apprenait pas grand'chose au policier — et si possible de l'interroger. Peut-être obtiendrait-il ainsi d'intéressants détails au sujet du diamant bleu, car il ne doutait plus à présent que le fameux diamant ne fût à l'origine de la sanglante querelle.

Mais Martel fut grandement déçu : il arriva en effet à l'hôpital juste pour y apprendre que le blessé venait de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance. Décidément, « monsieur hasard » n'avait pas de chance; à peine une lueur apparaissait-elle dans cette ténébreuse affaire qu'elle s'éteignait aussitôt. Cependant, le policier voulut au moins voir cet inconnu qui semblait si intimement mêlé au vol du diamant bleu, et il se fit conduire auprès du cadavre. Alors, son visage maussade s'éclaira d'un large sourire et il s'exclama sur un ton de joyeuse surprise :

« Mais c'est cette vieille canaille de Perceval!... Oh!... oh!... voilà qui explique bien des choses... »

« Monsieur hasard » connaissait de longue date Jean Perceval, repris de justice qui avait déjà de nombreux méfaits à son actif, bien qu'il n'eût pas encore dépassé la trentaine. C'était le type même de l'aventurier mondain, vivant d'expédients et menant néanmoins grand train... avec l'argent qu'il savait habilement puiser dans la poche de ses contemporains. De métier, il n'en avait point, ou plus

exactement, il les exerçait tous, mais seulement le temps nécessaire à de nouvelles escroqueries. Dans quelles circonstances avait-il fait la connaissance de M. Bernier et quel marché avaient bien pu conclure les deux hommes? Marché malhonnête, de toute façon, car Jean Perceval ne s'intéressait qu'à ce qui était nettement en marge des lois, par affection naturelle du risque et par habitude. Cela n'était donc pas en faveur de M. Bernier, et l'inspecteur fut définitivement convaincu que le rentier parisien avait joué personnellement un rôle des plus louches dans la disparition de son diamant bleu.

« Ainsi, c'était Perceval... grommela Charles Martel en hochant la tête. Il se faisait appeler l'Argentin!... Parbleu!... Il n'en était plus à un faux nom près. Je ne suis nullement surpris de le rencontrer dans cette affaire, du reste, et si cet imbécile de gérant ne m'avait pas donné un signalement aussi ridiculement erroné, j'aurais reconnu tout de suite mon homme. Enfin, là n'est pas le problème. Il s'agit maintenant de savoir pourquoi Perceval et M. Bernier se sont fusillés mutuellement, et comme ils sont morts tous les deux et que l'on n'a pas encore trouvé le moyen de faire parler les morts, j'ai l'impression que ma tâche ne sera pas facile.

Poussant un soupir, l'inspecteur se décida à partir, mais auparavant, il eut la curiosité de demander au directeur de l'hôpital qui l'avait conduit à la petite salle où était allongé le cadavre :

— Est-ce qu'on l'a fouillé?

— Certainement... affirma le médecin, et tout ce qui était dans ses poches a été soigneusement recueilli. D'ailleurs, voici les objets...

Du tiroir d'une petite table placée auprès du lit mortuaire, le directeur sortit un portefeuille de cuir noir, un stylographe, une montre, un mouchoir, un canif, un trousseau de clefs, un briquet et un étui à cigares en métal argenté. « Monsieur hasard » examina d'abord l'intérieur du portefeuille qui contenait quelques papiers d'identité, une photographie

de femme et une modeste somme d'argent. Puis, par curiosité professionnelle, il ouvrit le boîtier de la montre et dévissa le stylo sans rien découvrir d'anormal. Enfin, il ouvrit également l'étui à cigares qui contenait encore trois superbes londrès bagués d'or.

— Fichtre!... s'exclama l'inspecteur en roulant les cigares entre ses doigts. Il savait les choisir, l'animal...

Mais déjà, « monsieur hasard » avait tressailli : l'un des cigares était creux et les deux parties qui le composaient venaient de se séparer à demi. Elles s'emboîtaient l'une dans l'autre et leur jonction était cachée par la bague de papier doré. Le cœur battant soudain follement, le policier acheva le mouvement involontairement commencé, et un objet tomba aussitôt à ses pieds, roulant sur le parquet ciré de la salle, « un objet qui jetait mille feux sous les rayons du soleil entrant à flots par la fenêtre ouverte ». C'était le diamant bleu.

⁂

Le premier instant d'émoi passé, Charles Martel prit la précieuse pierre entre le pouce et l'index et l'éleva à la hauteur de l'œil, l'examinant attentivement en en faisant jouer toutes les facettes, à la lumière du jour. Etait-ce vraiment là le diamant bleu? Sans doute, mais malgré toutes les apparences, l'inspecteur n'osait croire à la réalité. C'était si inattendu, trop beau, même, et l'auteur de la théorie du hasard en arrivait à douter de son propre système qui lui apportait cependant une nouvelle preuve d'efficacité en le mettant soudain en face du diamant disparu au moment où il y songeait le moins.

Voulant en avoir le cœur net, le policier prit le meilleur parti en la circonstance : celui de s'adresser à un expert. Ayant expliqué en quelques mots au directeur de l'hôpital la ténébreuse affaire du diamant bleu, Charles Martel remit soigneusement ce

dernier dans son ingénieux étui et il prit congé du médecin. Sans passer à la Préfecture — il voulait garder sa découverte secrète jusqu'à certitude complète de ne pas faire fausse route — il se rendit chez le meilleur expert en pierreries de Paris, qu'il connaissait d'ailleurs fort bien, car ce n'était pas la première fois que la police sollicitait son concours.

Une demi-heure après, « monsieur hasard » se trouvait dans une petite pièce silencieuse, moitié bureau, moitié atelier, en compagnie du joaillier, vieillard aimable et un peu bavard.

— Tenez!... dit brusquement l'inspecteur, après avoir serré la main que lui tendait l'expert. Que pensez-vous de ceci?...

Et en même temps, il sortit le diamant bleu de son cigare-étui et le présenta au bout de ses doigts.

Le vieillard avait tressailli et, visiblement, un sentiment de stupeur se peignit sur son visage. Il jeta au policier un regard interrogateur et dit enfin après une minute de silence :

— Comment!... Vous aussi?

Alors, ce fut au tour de Martel d'être stupéfait. Interloqué, il demanda :

— Pourquoi « moi aussi »? Que voulez-vous dire?

— Tout simplement que vous êtes la deuxième personne qui vient me montrer le diamant bleu depuis ce matin.

— Ah!... fit l'inspecteur, intéressé au plus haut point. Et peut-on savoir qui est l'autre personne?

— Ma foi, à défaut de son nom que j'ai négligé de lui demander, je puis toujours vous donner son signalement...

Et le joaillier se mit en devoir de décrire son visiteur aussi fidèlement que le lui permettait sa mémoire. Aux premiers mots, « monsieur hasard » fut d'ailleurs fixé : il s'agissait bien de Jean Perceval, ainsi qu'il l'avait pensé tout de suite.

— C'est bon, je le connais... déclara-t-il. Cet homme est mort.

— Diable!... sursauta le vieillard. Il semblait

pourtant en parfaite santé ce matin. Que lui est-il donc arrivé?

— Peu de chose... Un petit accident sans importance.

— Sans importance?... Un accident qui lui a coûté la vie!

— Sans importance... pour la société... précisa Martel en souriant. C'était une magnifique fripouille qu'on peut ne pas trop pleurer. Il avait volé le diamant bleu.

— Ah!... Je commence à comprendre.

— Vous comprendrez tout à fait dans un instant. Et que vous a-t-il proposé? D'acheter le diamant?

— Non... de l'expertiser seulement. Je n'achète pas les pierres d'une telle valeur et surtout d'une telle célébrité. Je suis connu comme expert, mais pas comme courtier; vous le savez bien, monsieur Martel.

— C'est vrai... reconnut celui-ci. Eh bien!... rendez-moi le service d'expertiser de nouveau ce diamant. J'ai de bonnes raisons de croire que c'est le même.

— Moi aussi... répliqua le joaillier.

Et il ajouta doucement en prenant la pierre :

— ...Malheureusement!...

— Comment!... s'exclama l'inspecteur. Pourquoi « malheureusement »? Ce n'est pas un malheur pour moi d'avoir retrouvé le diamant bleu, bien au contraire.

Le vieillard ne répondit pas tout de suite. En silence, il examinait attentivement la pierre à l'aide d'une loupe, secouant la tête d'un air désapprobateur.

— Alors?... interrogea « monsieur hasard » impatienté. Qu'en pensez-vous? Il n'y a pas d'erreur possible, n'est-ce pas?

— Aucune erreur possible en effet... dit enfin l'expert. Ce diamant est faux.

V

TROIS DIAMANTS BLEUS POUR UN

— Faux!... balbutia Charles Martel qui avait pâli malgré son sang-froid éprouvé. Vous en êtes sûr?

— Absolument sûr... affirma le joaillier. Je le reconnais parfaitement : c'est bien celui qu'on est venu me présenter ce matin. Oh!... il est remarquablement imité, je l'avoue, et seul un homme du métier ayant ma longue expérience pouvait découvrir la supercherie.

— Ainsi, ce diamant n'a pas plus de valeur qu'un vulgaire morceau de verre?

— Pas tout à fait... Il vaut bien malgré tout dans les dix mille francs pour le travail qu'il représente. C'est un chef-d'œuvre du genre qui n'a pu être exécuté que par un véritable artiste spécialisé dans la fabrication des pierres fausses. Mais dix mille francs, évidemment, c'est peu de chose à côté de la valeur considérable du vrai diamant bleu, et le jeu valait largement la chandelle.

— Faux!... répéta « monsieur hasard » qui surmontait péniblement sa déception. Alors, je n'y comprends plus rien. Pourquoi Jean Perceval et M. Bernier se sont-ils entre-tués pour un diamant faux? Ignoraient-ils tous deux qu'il était faux ou l'un a-t-il voulu tromper l'autre? Cela expliquerait peut-être les énigmatiques paroles prononcées par M. Bernier au *Veau d'or* :

« Je sais ce que je vous ai confié et tout ce que vous pourrez me dire est inutle. Vous êtes un voleur!... »

— Dans ce cas, qu'est devenu le diamant bleu, dans quelles mains se trouve-t-il à présent? Décidément, cette affaire apparaît de plus en plus compliquée.

— Je puis peut-être vous aider... proposa l'expert aimablement.

— Vous!... Comment cela?

— Si vous saviez où a été fabriqué ce faux diamant, cela vous servirait-il dans votre enquête?

— Certainement... Connaissant l'acheteur du diamant, j'aurai au moins une piste sérieuse, car il y a beaucoup de chances pour que cet acheteur soit le voleur que je recherche. Dans quel but consacrerait-on dix mille francs à l'achat d'un simple morceau de verre, si ce n'est pour substituer ce morceau de verre au diamant bleu qui vaut, lui, mille fois plus? Vous savez où a été taillée cette pierre?

— Je crois le savoir, en tout cas. Je vous ai dit tout à l'heure que cette imitation du diamant bleu ne pouvait être l'œuvre que d'un spécialiste, un véritable artiste même. C'est vrai, et plus j'y songe, plus un nom me vient à l'esprit : celui d'un diamantaire juif, d'une habileté extraordinaire, qui jouit d'une grande réputation dans la corporation, au point de vue artistique du moins, car sa réputation de probité est malheureusement moins bien assise. Il a déjà eu de fâcheux démêlés avec la justice de son pays.

— Et cet homme se nomme?

— Golder... Il demeure à Anvers. Je pense que vous trouverez aisément de plus amples renseignements à son sujet auprès de vos services de la Préfecture. Il doit être connu.

— Ce nom ne m'est pas inconnu en effet. Je vais aller le vérifier immédiatement. Comment vous remercier? Grâce à vous, j'aperçois enfin une lueur dans les ténèbres qui m'entourent.

— Bah!... C'est la moindre des choses. D'ailleurs, je n'ai pas grand mérite à cela. Si le hasard ne vous avait pas conduit chez moi plutôt que chez l'un de mes confrères...

— Le hasard!... s'exclama alors Charles Martel en souriant. Vous croyez? Après tout, vous avez peut-être raison...

Et le policier, tendant la main au vieillard, prit congé sur ces mots, non sans avoir remis dans sa poche le faux diamant qui avait pour l'instant à ses yeux autant de valeur que le vrai, puisqu'il allait sans doute l'aider puissamment dans sa nouvelle tâche. Et en s'en allant, l'inspecteur murmurait, l'air songeur :

— Le hasard, oui, toujours le hasard. C'est par hasard que j'ai mis la main sur ce faux diamant bleu caché dans un cigare. C'est encore par hasard que j'ai découvert les secrets du cabinet de travail de M. Bernier. Ce sera toujours par hasard, j'en suis sûr, que je remporterai finalement la victoire.

*
**

Comme l'avait prévu l'expert, Charles Martel trouva dans les fiches de la Préfecture de Police de précieux renseignements sur le diamantaire Golder. Celui-ci était surtout un recéleur qui avait déjà été mêlé à plusieurs affaires de vol de pierres précieuses. Son trafic plus que douteux n'était toléré par la Sûreté nationale belge que parce qu'elle y trouvait finalement son compte.

Il existe dans tous les pays, et principalement à Paris, à Londres et à Anvers, des recéleurs internationaux spécialisés dans le commerce clandestin des bijoux volés et auxquels s'adressent immanquablement les voleurs qui veulent tirer profit aussi discrètement que possible de leur malhonnête activité. Mais, juste retour des choses, ils se jettent ainsi dans la gueule du loup, car dès que la disparition d'un bijou de valeur est signalée, les policiers lan-

cés à la poursuite du ou des coupables commencent tout naturellement leur enquête par une surveillance étroite des recéleurs les plus connus, et huit fois sur dix cette surveillance aboutit à l'arrestation du voleur. De leur côté, les recéleurs ont trop de motifs de redouter la police pour ne pas accepter avec empressement d'en être les indicateurs les plus sûrs, heureux d'être payés de cette secrète collaboration par une tolérance relative qui leur permet malgré tout d'appréciables bénéfices.

Le juif Golder était donc l'un de ces recéleurs-indicateurs aux ordres de la police, tant belge que française, et « monsieur hasard », ayant noté son adresse, décida sur-le-champ de se rendre à Anvers. Toutefois, il ne voulut pas se mettre en route sans en avoir auparavant averti sa fille, et, dans ce but, il regagna son domicile au milieu de l'après-midi.

Une fois encore — cela arrivait bien souvent, hélas!... — il trouva Régine en pleurs, et toujours pour le même motif, naturellement : le chagrin de ne pouvoir épouser celui qu'elle aimait. Ayant consolé son enfant de son mieux — il avait pourtant le cœur gros lui-même!... — l'inspecteur prépara son départ, puis il se mit à parcourir les journaux du matin comme il avait coutume de le faire chaque jour, trouvant parfois dans les faits divers de fort utiles renseignements.

Une seule feuille : *Paris-Midi*, relatait le drame rapide et mystérieux du *Veau d'or*, sans pouvoir en dire grand'chose du reste, car la mort des deux protagonistes privait la presse de toute information sérieuse.

« Faut-il établir une corrélation entre la tragique discussion qui mit aux prises M. Bernier et le danseur mondain Jean Perceval, dit « l'Argentin », et la disparition du diamant bleu?... écrivait l'auteur de l'article. M. Bernier a été tué sur le coup et Jean Perceval est mort à l'hôpital sans avoir pu parler; il est donc difficile de se faire une opinion à ce sujet. En tout cas, le diamant bleu n'a pas encore

été retrouvé, malgré les efforts de la Sûreté, et il est probable que cette étrange affaire nous réserve plus d'une surprise.

« D'autre part, on nous annonce que la Compagnie d'Assurances « La Mondiale », qui a assuré le diamant bleu pour une somme de dix millions, offre une prime de 500.000 francs à celui qui retrouvera le diamant dont les héritiers de M. Bernier réclament déjà le paiement. Voilà une nouvelle qui va faire frémir d'espérance tous nos détectives amateurs... et qui n'en sera pas moins bien accueillie des policiers officiels, lesquels, chacun le sait, ont plus de courage que d'argent... »

Pensivement, Charles Martel abandonna sa lecture, fort troublé en vérité. Certes, aucun calcul ne l'avait guidé lorsqu'il s'était mis à la recherche du diamant disparu, mais puisqu'on lui offrait une récompense qu'il n'eût jamais sollicitée, pourquoi ne l'accepterait-il pas? Cinq cent mille francs, n'était-ce pas précisément ce qu'exigeait le terrible papa Sainclair, pour donner son consentement au mariage de son fils? Si lui, « monsieur hasard », retrouvait le diamant bleu, le vrai, il aurait donc gagné cette quasi miraculeuse prime, et il gagnait du même coup le bonheur de son enfant chérie. Cela semblait trop beau pour devenir une réalité, mais pourtant la nouvelle laissait le policier rêveur.

En attendant, s'il ne voulait pas se laisser distancer par quelque collègue plus rapide ou plus heureux, « monsieur hasard » devait songer à son voyage en Belgique. Sans faire à sa fille aucune promesse qui eût peut-être mis dans le cœur de la pauvrette une vaine et d'autant plus cruelle espérance, Charles Martel s'en alla. Il avait un train qui lui permettrait d'être à Anvers dans la soirée, et plus vite il interrogerait Golder, mieux cela vaudrait. Toutefois il fit une brève visite à la Préfecture de Police, autant pour y prendre les instructions de ses chefs, qu'il allait informer des premiers résultats de son enquête, que pour donner à

ses collaborateurs ses propres instructions au sujet de la surveillance des cinq accusés restant en cause.

A cet égard, l'inspecteur n'apprit rien de nouveau. La filature organisée autour de Jacques de Pruines, Edouard Maurer, Paul Giroux, Edmond Héricourt et Marcel Pasquier, n'avait été jusque-là d'aucune utilité. Chacun vaquait à ses affaires habituelles sans paraître s'apercevoir qu'il était suivi, épié dans ses moindres gestes, et tous montraient le même visage souriant qui pouvait en somme être considéré comme une preuve d'innocence. Du reste, quatre d'entre eux au moins étaient innocents, et peut-être étaient-ils réellement tous innocents, si l'on admettait l'hypothèse de la culpabilité du propriétaire du diamant bleu en personne, le défunt M. Bernier. Mais l'on en était malheureusement réduit à cette seule hypothèse, et dans le doute il convenait d'être prudent. Charles Martel connaissait trop bien son métier pour ne pas se méfier même des plus honnêtes apparences.

Et il avait bien raison de se méfier, car à l'instant où il allait quitter la Préfecture pour se rendre à la gare, il vit arriver l'un des inspecteurs chargés de filer Marcel Pasquier. Piteusement, le policier déclara qu'il venait d'être « semé » comme un apprenti par son « client » qui avait disparu une heure auparavant.

— M. Pasquier a soudain fermé son magasin d'Antiquités au milieu de l'après-midi... expliqua-t-il. Il a accroché à la poignée de la porte une pancarte sur laquelle était écrit cet avis : « Absent pour cinq minutes », puis il s'est dirigé vers le bureau de tabac du quartier, distant de cent mètres à peine. Je pensais qu'il allait chercher des cigarettes et qu'il reviendrait en effet au bout de cinq minutes, mais je l'ai suivi tout de même, par prudence. Malheureusement, je suis resté dans la rue, sur le trottoir opposé, où j'ai songé tout à coup que le bureau de tabac avait deux issues, la deuxième donnant sur une rue parallèle. Aussitôt, j'ai bondi, vous pensez

bien, mais c'était trop tard : j'étais roulé et mon homme avait disparu. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il avait sauté dans un taxi qui passait et qui s'est éloigné dans une direction inconnue.

— Le coup classique, quoi!... grommela Martel en haussant les épaules. En tout cas, cela prouve que M. Pasquier avait le plus grand besoin de sa liberté, et si ce n'est pas lui le coupable, il en a toutes les apparences. Il faut le retrouver à tout prix!... Etait-il en tenue de voyage?

— Non... mais il avait son chapeau, et un costume de ville n'empêche pas de prendre le train ou l'avion.

— Raison de plus pour faire vite!... Qu'on surveille toutes les gares et qu'on envoie quelqu'un au Bourget. Pour moi, si je ne veux pas rater mon propre train, il est temps que je parte.

Furieux, l'inspecteur s'en alla, et dans le taxi qui l'emmenait il se mit à réfléchir au nouveau cours que prenaient les événements. Que devait-on penser de l'acte de l'antiquaire? Etait-ce vraiment une fuite minutieusement préparée, donc voulue, donc nécessaire? En ce cas, il y avait tout lieu de croire que Marcel Pasquier était le voleur et qu'il avait en ce moment le diamant bleu dans sa poche. Mais peut-être n'était-ce là qu'une simple fantaisie de l'antiquaire à qui pesait la surveillance dont il était l'objet et qui avait voulu jouer un bon tour au policier chargé de le filer. Il convenait donc de ne rien brusquer et d'être plus circonspect que jamais.

— On verra bien!... murmura « monsieur hasard ». Allons d'abord rendre visite à cette vieille canaille de Golder.

***

Mais il ne put rencontrer le soir même, ainsi qu'il l'avait espéré, le recéleur juif : celui-ci avait changé d'adresse et aucun de ses anciens voisins ne savait où il s'était réfugié.

— C'est bon... dit Martel philosophiquement.

Demain il fera jour et j'aurai vite déniché mon homme...

Et sur ces sages paroles, il regagna l'hôtel où il était descendu. Le lendemain, en effet, il n'eut pas de peine à se procurer la nouvelle adresse du diamantaire qui n'avait pas quitté la ville; elle lui fut donnée aimablement par le chef de la Sûreté d'Anvers à qui il alla se présenter dans la matinée, en justifiant de sa qualité d'inspecteur et de sa mission. Et un instant après, Charles Martel se trouvait en présence du vieux Golder — il se désignait ainsi lui-même et il était du reste assez âgé — qui écouta sa requête avec la plus grande déférence.

— Vous avez bien fait de venir me voir... déclara le diamantaire, lorsque l'inspecteur eut fini d'exposer le but de son voyage. Je connais beaucoup de choses au sujet du diamant bleu, et comme je viens d'apprendre, par les journaux de ce matin, le vol du diamant et le drame du *Veau d'or*, je ne tiens pas du tout à être compromis dans une affaire à laquelle je n'ai pris aucune part directe. De plus, ma situation... mettons délicate, me fait une obligation de ne rien refuser à la police. Je vais donc vous dire tout ce que je sais et...

— Donnez-moi plutôt votre opinion là-dessus... coupa brusquement « monsieur hasard » en montrant le faux diamant bleu. Il paraît que vous êtes de première force dans l'art de tailler les pierres.

Golder avait tressailli en voyant scintiller le bijou, mais il se ressaisit presque aussitôt et ce fut d'une voix naturelle qu'il répliqua :

— On le dit... Si vous voulez me confier ceci un instant...

Il prit le diamant et le fit tourner entre ses doigts, et après un rapide examen, il poursuivit avec un sourire :

— Bien entendu, vous savez que cette pierre est fausse?

— Bien entendu... répéta Charles Martel. C'est précisément pourquoi je suis venu vous voir. Si ç'avait

été le vrai diamant bleu, je n'aurais pas eu besoin de vos services.

— Alors, qu'attendez-vous de moi?

— Un simple renseignement pour satisfaire ma curiosité. Figurez-vous que je m'intéresse beaucoup à la taille des diamants. C'est un travail tellement délicat!... Combien avez-vous mis de temps pour tailler celui-là?

L'attaque était directe, précise, et si Golder avait eu l'intention de rouler le policier tout en se prétendant prêt à dire ce qu'il savait, il était fixé désormais : il avait devant lui un adversaire avec qui il faudrait compter. Comprenant qu'il n'était pas le plus fort, le diamantaire répondit doucement, comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle :

— Plus de six mois, mon bon monsieur. Ah!... j'ai eu énormément de mal, vous savez, et j'y ai perdu de l'argent. Une œuvre pareille n'a pas de valeur.

— Si... dix millions de francs, observa Martel froidement. C'est la somme que devra payer la Compagnie d'Assurances aux héritiers de M. Bernier si le vrai diamant bleu n'est pas retrouvé. Or, je suppose que celui-ci a joué un rôle considérable dans la disparition de l'autre.

— C'est bien possible, mais je n'y puis rien.

— Pourquoi avez-vous fabriqué cette imitation, un chef-d'œuvre, je le reconnais?

— Parce qu'on me l'avait commandée, tout simplement.

— Qui?

— Je l'ignore... Il y a eu des intermédiaires, n'est-ce pas? Dans ce genre d'affaires, il y a toujours des intermédiaires.

— Lesquels?

— Des spécialistes... qui n'ont pas l'habitude d'être bavards, vous le savez aussi bien que moi. D'ailleurs, que vous diraient-ils? Ils ne connaissent sans doute pas plus que moi le véritable nom de la personne qui a commandé ce faux diamant bleu. Pourquoi aurions-nous cherché à le savoir? Il n'est pas dé-

fendu de posséder une imitation de pierre précieuse. Tous les bijoux célèbres ont au moins une réplique. Je ne vous apprendrai rien, je pense, en vous disant que le commerce des faux diamants est même pour nous une source d'importants bénéfices.

— Tout cela est fort bien, mais pour moi, une seule chose compte : on a volé le diamant bleu et deux hommes sont morts. Par conséquent, si vous ne voulez pas être inculpé dans cette affaire, il faudra me dire la vérité. Je suis sûr qu'en faisant un petit effort de mémoire, vous allez vous rappeler le nom de votre client.

— Vous vous trompez... Je vous ai dit tout ce que je savais à ce sujet. Et pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous apprendre quelque chose qui va sûrement vous étonner : ce n'est pas un faux diamant bleu que j'ai fabriqué, mais deux.

— Deux!... s'exclama Charles Martel véritablement fort stupéfait. Et pour le même client?

— Je ne crois pas; en tout cas, ils n'ont pas été commandés à la même époque ni par les mêmes intermédiaires. Cependant, ils ont été exécutés tous deux avec autant de soin et sont absolument identiques. Dans quel but me les avait-on commandés, je l'ignorais à ce moment, je vous le jure. Je suis un homme discret par habitude et par nécessité. Maintenant, je commence à comprendre à quoi étaient destinées ces imitations, mais ce que je comprends moins, c'est l'existence simultanée de deux voleurs pour un seul vol. Et probablement s'ignoraient-ils mutuellement!... Lequel a devancé l'autre? Vous devez en connaître un, puisque vous possédez l'un des deux faux diamants bleus. Trouvez le deuxième et vous tiendrez aussi le deuxième voleur.

— Hé!... je comptais justement sur vous pour cela... dit « monsieur hasard » avec humeur. Comment voulez-vous que je m'y reconnaisse dans ce galimatias? Je cherche un diamant de dix millions et je ne trouve que des morceaux de verre. Cette

affaire est de plus en plus trouble!... Donnez-moi au moins le nom et l'adresse de vos intermédiaires; je saurai bien leur délier la langue. Quant à vous, j'admets pour le moment votre innocence. Si vous m'avez trompé, je ne tarderai pas à m'en apercevoir.

Et nanti des renseignements demandés, l'inspecteur s'en alla sans écouter les protestations du vieux Golder qui affirmait « sur l'honneur » avoir dit toute la vérité et rien que la vérité. Mais il était furieux, « monsieur hasard », et il grommelait en hochant la tête :

— A ce train-là, ce n'est pas encore demain que je gagnerai la dot de ma petite Régine. Je n'y comprends absolument plus rien!... Trois diamants bleus pour un, cela fait tout de même un peu trop.

VI

BEAUCOUP DE VOLEURS, MAIS PAS DE DIAMANT BLEU

Ainsi qu'il l'avait affirmé au diamantaire, Charles Martel obtint sans peine des intermédiaires qui avaient négocié l'achat des faux diamants — c'étaient de louches personnages que la menace d'une arrestation suffisait à rendre loquaces — quelques renseignements complémentaires fort intéressants.

Sans doute, on ne put — ou voulut — lui donner ni le nom ni l'adresse des acheteurs, ceux-ci s'étant évidemment présentés sous un faux nom, afin de dépister les curieux, mais le policier réussit néan-

moins à se faire tracer un portrait suffisant des mystérieux clients du vieux Golder. Et ce portrait, dont « monsieur hasard » prit soigneusement note sur son fameux carnet, devait certainement s'appliquer à deux des inculpés, car l'inspecteur avait retrouvé son sourire un instant envolé.

— Enfin!... s'exclama-t-il avec une satisfaction non dissimulée. Voilà au moins quelque chose de clair dans cette sombre histoire. Ce n'est pas malheureux!

Qu'avait-il conclu? Il se garda bien de le dire à quiconque, et tout guilleret, il reprit le train pour Paris où il se trouva de nouveau dans la soirée, après une courte absence de vingt-quatre heures. Avant de regagner son domicile, il se rendit à la Préfecture pour y prendre les dernières nouvelles, mais celles-ci étaient sans aucun intérêt : la filature des quatre suspects demeurés sagement sous la surveillance de leurs gardiens se poursuivait, et l'on ignorait encore ce qu'était devenu Marcel Pasquier qui n'avait pas reparu à son domicile.

— Je crois qu'il ne reviendra pas de sitôt... déclara paisiblement « monsieur hasard », du moins pas de son propre gré. Mais c'est maintenant sans importance; on le retrouvera bien un jour ou l'autre.

Et sur ces mots, il s'empressa de rentrer chez lui, ayant hâte de revoir sa fille, au sujet de laquelle il était toujours très inquiet depuis quelque temps.

Et le lendemain matin, après une bonne nuit de repos, il se prépara à reprendre son enquête au point où il l'avait laissée la veille, mais cette fois avec de nouveaux éléments rapportés d'Anvers. Ce fut dans cette heureuse disposition d'esprit qu'il apprit par un journal du matin, qu'il parcourait du regard tout en déjeunant, l'arrestation de Marcel Pasquier, à Londres, pour tentative de meurtre sur la personne d'un diamantaire.

Malgré la surveillance étroite exercée autour des gares et de l'aéroport du Bourget, l'antiquaire avait donc pu gagner l'Angleterre, probablement sous un déguisement. A peine descendu de l'avion qui l'avait

déposé à Croydon, il s'était rendu chez un des plus riches marchands de pierreries de la Cité avec qui il s'était enfermé, sans doute en vue de traiter quelque importante affaire. Mais que s'était-il passé entre les deux hommes? Au bout d'un moment, les employés du diamantaire avaient entendu des appels étouffés, des cris de douleur provenant du bureau dont ils avaient dû enfoncer la porte fermée à clef de l'intérieur. Ils avaient alors aperçu un homme — c'était Marcel Pasquier — qui serrait leur patron à la gorge en grondant furieusement :

— Canaille!... Vieux filou!... Tu voudrais bien avoir le diamant bleu pour rien, hein? Mais je sais ce qu'il vaut et tu ne me rouleras pas.

Délivré du forcené — lequel avait été remis aussitôt entre les mains d'un policeman — le diamantaire avait déclaré au constable venu l'interroger :

— Je ne connais pas cet homme. C'est un fou, sûrement. Il est venu me proposer de lui acheter un diamant qu'il prétendait être le diamant bleu, mais, ayant examiné la pierre, je reconnus sans peine qu'elle était fausse et qu'elle n'avait absolument aucune valeur. L'homme s'est alors mis en colère, affirmant que c'était bien le diamant bleu, qu'il valait dix millions de francs et qu'il me le laisserait pour un million. Puis, devant mon refus d'accepter son offre, il m'a pris à la gorge en me traitant de voleur. J'ai bien cru qu'il allait m'étrangler. Sans l'intervention de mes employés, j'étais perdu. Voilà tout ce que je sais de cette affaire.

Sans mot dire, Charles Martel posa le journal et se plongea dans une profonde méditation, oubliant son bol de café qui refroidissait sur un coin de la table. Il était assez perplexe, « monsieur hasard », et il faut reconnaître qu'il y avait vraiment de quoi. Malgré toute son astuce, il se sentait un peu désorienté devant cette rapide succession d'événements pour le moins inattendus... et principalement devant la persistance des faux diamants à vouloir faire parler d'eux.

« Je commence à en avoir assez de cette histoire... songeait le policier amèrement. Dès qu'on signale le diamant bleu quelque part, c'est pour annoncer aussitôt qu'il ne s'agit que d'une misérable imitation. Heureusement que ce vieux coquin de Golder n'en a fabriqué que deux, sinon je n'aurais plus qu'à donner tout de suite ma démission. C'est égal, je voudrais bien entendre parler un peu du vrai diamant bleu. Qu'est-il devenu, celui-là? Il ne s'est tout de même pas transformé en fumée!... Donc, quelqu'un le possède, et ce quelqu'un doit bien rire en ce moment de cet imbécile de Martel qui se donne tant de mal à courir après de vulgaires morceaux de verre. Par exemple, ce que je ne comprends pas, c'est par quel moyen le voleur a pu soustraire le diamant à mes recherches. Il ne l'avait pas avalé, puisque la radiographie n'a rien révélé. Et pourtant, il le portait sur lui, c'est certain. La preuve, c'est que les deux imitations ont elles aussi échappé aux fouilles. C'est bizarre... bizarre... »

L'inspecteur fronça les sourcils et se mordit les lèvres, ce qui indiquait chez lui une grande préoccupation, puis il reprit le cours de ses réflexions :

« ...Car enfin, M. Bernier avait un faux diamant, et je ne l'ai pas trouvé. Marcel Pasquier en avait également un, en voici la certitude, et je ne l'ai pas trouvé non plus. Il y a là un mystère assez troublant en vérité. Pour Marcel Pasquier, je ne suis pas surpris, puisque je sais depuis hier qu'il était l'un des deux clients de Golder : son signalement correspond exactement à l'un de ceux donnés par les intermédiaires. Mais pour l'autre, le second client, cela ne va plus du tout. Le signalement ne s'applique en aucune façon ni à M. Bernier, ni à Jean Perceval, alors qu'il va comme un gant à l'un des quatre inculpés restant encore hors de cause, faute de preuve. Alors, pourquoi le deuxième faux diamant se trouvait-il en possession de Jean Perceval? Le client de Golder n'a-t-il été qu'un intermédiaire supplémentaire entre le recéleur juif et le danseur mon-

dain, celui-ci opérant lui-même pour le compte de M. Bernier? C'est bien possible après tout.

« Oui, c'est bien possible, mais cette hypothèse ne m'explique pas les raisons de la rixe qui a envoyé Perceval et Bernier dans un monde réputé meilleur et où, malheureusement, je ne puis aller les interroger. Bien loin de là, elle complique encore la situation. En effet, si le deuxième faux diamant était réellement destiné à M. Bernier, celui-ci n'ignorait donc pas qu'il n'avait là qu'une pierre sans valeur, et, le sachant, il ne pouvait reprocher à Jean Perceval de vouloir le rouler et le voler. Il ne pouvait lui crier avec colère : « Je sais ce que je vous ai confié. Vous êtes un voleur!... » Il ne pouvait risquer sa vie pour un morceau de verre. Non, il ne le pouvait pas, et s'il l'a fait, c'est qu'il était vraisemblablement sincère. Il avait donné à Perceval le vrai diamant bleu, après l'avoir habilement escamoté lui-même le fameux soir du vol. Dans quel but? Pour le faire vendre secrètement, c'est évident. Ainsi, M. Bernier tirait double bénéfice de sa machiavélique combinaison : il touchait le produit de la vente du diamant bleu et il encaissait en même temps le montant de l'assurance. Hé!... hé!... Ce n'était pas bête du tout.

« Dans ce cas, pourquoi les choses ne se sont-elles pas déroulées selon ce plan aussi astucieux que malhonnête? Parce que le danseur mondain a été plus malhonnête et plus astucieux encore que son complice. Il a voulu profiter de l'aubaine. Une fois en possession du diamant bleu, il s'est dit : « Bonne « affaire. J'ai le diamant, je le garde, et je vais le « vendre pour mon propre compte. » Et il a mis aussitôt son projet à exécution en disant à M. Bernier que son prétendu diamant bleu était faux, qu'il ne valait rien, et que lui, Bernier, n'était qu'un voleur. D'où réplique furieuse du rentier : « C'est « vous le voleur. Je sais ce que je vous ai donné... « etc... » De réplique en réplique, la discussion s'est envenimée jusqu'à l'empoignade et les coups.

Plus âgé et partant moins robuste, M. Bernier a eu rapidement le dessous. Il a eu peur, et pour se défendre il a tiré le premier. Oui, c'est certain : c'est bien lui qui a tiré le premier, sinon, il n'aurait pu riposter, puisqu'il a été tué sur le coup.

« Voici donc un point acquis : M. Bernier a confié à Jean Perceval le diamant bleu qu'il venait de se voler après une mise en scène destinée à faire accuser ses amis, invités pour la circonstance, naturellement. A son tour, Jean Perceval vole le diamant bleu en lui substituant l'une des fausses pierres fabriquées par Golder. En somme, ce n'est jusque-là qu'une banale histoire de voleur volé qui s'est terminée un peu trop brutalement, voilà tout. Voyons maintenant comment l'affaire a pu être imaginée, montée et conduite par son auteur, M. Bernier, et le complice de celui-ci, Jean Perceval.

« Tout d'abord, je suppose que M. Bernier n'était plus le riche rentier qu'il semblait être. Il était sans aucun doute ruiné ou sur le point de l'être avant peu, par le jeu, les courses, la spéculation ou toute autre raison; ce sera facile à vérifier. Bon... Voilà maintenant notre homme prêt à déposer son bilan. Ce n'est pas une perspective très agréable, j'en conviens, et sa première pensée est d'essayer d'échapper au désastre. Par quel moyen? Ce sera grâce au diamant bleu qui est à vendre à des conditions uniques. Les héritiers de son dernier possesseur veulent se débarrasser à tout prix de la pierre maudite qui porte la mort en elle. M. Bernier, lui, se moque de la légende et il achète le célèbre diamant pour une bouchée de pain. Puis, sans perdre de temps, il l'assure pour l'énorme somme de dix millions, et avec moins d'hésitation encore, car il ne tient pas du tout à verser de nombreuses primes, l'achat de la précieuse pierre ayant achevé de le ruiner, il commence la préparation du sensationnel vol dont il va être la propre victime.

« Cela ne va pas être facile, du reste, car il s'agit d'écarter de soi tout soupçon. Mais M. Bernier a de

l'imagination, et il ne tarde pas à trouver la combinaison idéale. Il fait venir les maçons qui percent une ouverture dans le mur séparant sa chambre du cabinet de travail, puis un menuisier qui ferme l'ouverture d'une porte bien ajustée, puis encore un serrurier qui monte sur la porte une serrure secrète, et enfin un électricien qui parachève le tout par l'installation des interrupteurs et de la canalisation. Bien entendu, ces divers artisans n'œuvrent pas ensemble. Chacun exécute son travail, sans savoir ce qu'ont fait ou feront les autres, sans même les connaître, et plus tard, lorsque « l'affaire du diamant bleu » sera devenue l'événement du jour, personne n'aura l'idée d'établir un rapprochement entre le vol du diamant et les modifications apportées par M. Bernier à la disposition de son appartement.

« Donc, les installations sont terminées et tout fonctionne parfaitement; il ne reste plus qu'à passer au dernier acte de la comédie. Dans ce but, M. Bernier lance quelques invitations parmi ses amis : « Venez donc dîner à la maison, tel jour, « mon cher; nous serons entre intimes et je vous « montrerai mon diamant bleu. » Les invitations sont acceptées avec empressement, naturellement, et en attendant ses hôtes, le rentier règle la grande scène finale au cours de laquelle devra disparaître le trop fameux diamant. Il a trouvé aisément un complice : Jean Perceval, homme apte à toutes les besognes pour de l'argent. Celui-ci connaît son rôle par cœur, tout est prêt, les invités peuvent venir.

« Et les voici réunis autour du bureau. Le diamant bleu a circulé de main en main et il a repris sa place dans l'écrin « ouvert au milieu du bureau ». C'est l'instant solennel. D'un imperceptible coup de genou, M. Bernier appuie sur l'un des interrupteurs : crac!... plus de lumière. Ce n'est rien... assure paisiblement le rentier dans l'obscurité. Une simple panne de courant de quelques minutes. Et en même temps, toujours de la même façon. il appuie sur le second

interrupteur. Sans bruit, la porte secrète s'est ouverte. M. Bernier prend le diamant bleu, et sans quitter son fauteuil, simplement en se retournant, il le tend à Jean Perceval qui se trouvait caché dans la chambre et qui n'a qu'à tendre lui aussi le bras pour recevoir le précieux bijou. Ceci fait, il referme la porte et il attend que revienne la lumière.

« Ce ne sera pas long, d'ailleurs; M. Bernier a déjà rétabli le courant. Stupeur, exclamations : le diamant bleu a disparu. Tandis que le rentier et ses amis s'interrogent du regard, en attendant la discussion orageuse qui ne va pas tarder à éclater, Jean Perceval s'en va paisiblement par le vestibule sans être vu de personne, l'unique domestique de la maison se trouvant à l'office où il dîne sans doute bien tranquillement après avoir servi son maître et ses invités. Là-dessus, on peut baisser le rideau : le dernier acte du vol proprement dit est terminé.

« Passons rapidement sur la suite des événements de cette mémorable soirée, événements que je connais assez pour y avoir été mêlé, et arrivons à ceux du lendemain. De bonne heure, M. Bernier sort pour aller au *Veau d'or* où il a donné rendez-vous à Jean Perceval. Il a hâte de revoir son complice avec qui il va régler maintenant les derniers détails de vente du diamant bleu. Mais de son côté, le danseur mondain n'a pas perdu son temps. Ayant opéré la substitution de son faux diamant au véritable — et mis ce dernier en lieu sûr — il est allé le montrer ensuite à l'expert, non dans l'espoir que celui-ci se tromperait et attribuerait une valeur quelconque au morceau de verre, mais au contraire pour lui faire dire que le diamant présenté était faux. C'est exactement ce qui est arrivé, naturellement, et fort de ce témoignage officiel, Jean Perceval est allé au rendez-vous, tout heureux du bon tour qu'il préparait ainsi à M. Bernier.

« Et le voici au *Veau d'or*. Tout de suite, il apostrophe le rentier, en l'accusant : « Canaille!... Votre « diamant est faux. Je m'en doutais, heureusement,

« et j'ai tenu à le faire expertiser avant de m'en-
« gager davantage dans cette affaire. Je sors de chez
« le plus grand expert de Paris. Il affirme que ce
« que vous m'avez donné hier soir n'est qu'une imi-
« tation. Si vous ne me croyez pas, retournons le
« voir tous les deux. Vous n'êtes qu'un voleur!... »

« Bien entendu, M. Bernier proteste, et sa protestation va aussitôt déclencher la mortelle bagarre à laquelle, certainement, Jean Perceval n'avait pas songé. Et voilà, à mon avis, comment a pu disparaître le diamant bleu. »

.....

« Monsieur hasard » s'était arrêté brusquement dans ses réflexions, frappé par un aspect particulier de l'affaire qu'il avait négligé jusque-là et qui venait soudain démolir tout son système de déduction si laborieusement échafaudé. A deux ou trois reprises, il répéta lentement, comme se parlant à lui-même : « Et voilà comment a pu disparaître le diamant bleu », puis il poussa un juron, donna un vigoureux coup de poing sur la table et s'exclama :

« Imbécile!... Idiot que je suis!... Oui, le diamant bleu a disparu, mais je ne suis pas près de le retrouver à ce train-là. Mon raisonnement est faux d'un bout à l'autre, aussi faux que les faux diamants de Golder et justement à cause d'eux. Décidément, je ne te fais pas de compliments, Charles Martel!... »

L'inspecteur avait raison, en effet, d'être mécontent, car son raisonnement, sans être complètement faux ainsi qu'il le disait avec humeur, était cependant faussé en plusieurs points. Tout d'abord, pour le soutenir, il eût fallu admettre que Jean Perceval savait d'avance que M. Bernier ferait appel à lui, ce qui lui aurait permis de commander au vieux Golder une imitation du diamant bleu; or, cela était peu vraisemblable. D'autre part, le danseur mondain n'était pas l'un des deux clients du diamantaire juif; ce client, dont « monsieur hasard » savait

maintenant le nom, n'avait-il été qu'un intermédiaire au service de Perceval? C'était bien improbable, car il eût été plus avantageux pour lui de travailler à son compte. Enfin, restait le deuxième faux diamant bleu qui constituait toujours une énigme, et c'était son existence, surtout, qui déroutait Charles Martel.

Marcel Pasquier ignorait-il donc que le diamant qu'il emportait en Angleterre était faux? Il avait pourtant dû échanger sa propre pierre fausse, achetée à Golder, avec ce qu'il croyait être le vrai diamant bleu. Et sûr d'avoir réussi une magnifique affaire, il avait faussé compagnie au policier chargé de le filer et s'était empressé de gagner Londres où il espérait se débarrasser de la compromettante pierre. Et voilà que celle-ci était fausse aussi!... Cruelle déconvenue en vérité. Qu'avait dû penser l'antiquaire en apprenant qu'il avait couru de tels risques pour rien? Peut-être avait-il cru que le diamantaire londonien essayait de le rouler à son tour, et ainsi s'expliquait l'accès de fureur qui devait causer sa perte. De toute façon, son arrestation n'éclaircissait nullement la situation, et « monsieur hasard », découragé, se demanda sérieusement s'il n'allait pas s'avouer vaincu pour la première fois dans sa déjà longue et brillante carrière.

« Je sens que je perds la boule... murmura-t-il tristement en se prenant le front entre les mains. M. Bernier est mort, Jean Perceval est mort, Marcel Pasquier est arrêté, les deux imitations du diamant bleu sont retrouvées, mais le diamant bleu lui-même reste introuvable. Sa disparition est un mystère et moi je ne suis qu'un âne. »

VII

LE TRIOMPHE DU HASARD

Une semaine, puis deux, puis quatre passèrent, sans apporter la solution d'un problème auquel s'intéressaient seuls la police, les héritiers de M. Bernier et la Compagnie d'Assurances « La Mondiale », pour des raisons différentes, bien entendu.

Quant au grand public, il avait déjà oublié l'affaire du diamant bleu, mille événements, tous plus sensationnels les uns que les autres venant chaque jour solliciter son attention.

A la demande de la Sûreté Générale, Marcel Pasquier avait été ramené à Paris, sous bonne escorte, et mis à l'ombre pour un certain temps, sous la double accusation de voies de fait sur la personne d'un commerçant en pays étranger et de vol du diamant bleu. Sur le premier chef d'inculpation, il lui était difficile de protester, évidemment; pris en flagrant délit de coups et violences, il ne lui restait que la ressource d'implorer la clémence des juges.

Mais en revanche, l'antiquaire s'était énergiquement refusé à faire toute déclaration au sujet du second motif de son arrestation. Soumis à un interrogatoire serré de plusieurs heures, il avait conservé le mutisme le plus complet, se contentant de ricaner de temps en temps : « Trouvez-le si vous le pouvez! Je n'ai rien à dire. » Il n'était sorti de sa prudente réserve que lorsqu'on avait parlé du diamantaire londonien. Alors, il s'était mis dans un état de fureur extrême, hurlant en brandissant un poing menaçant :

— La canaille!... Le bandit!... C'est lui le voleur, beaucoup plus que moi. C'est lui que vous auriez dû arrêter.

En somme, Marcel Pasquier était toujours persuadé d'avoir eu en sa possession le véritable diamant bleu, et il ne s'expliquait l'attitude du diamantaire que par son désir de s'approprier la célèbre pierre sans bourse délier. Mais la conviction de l'antiquaire n'était pas précisément faite pour arranger les choses, car une question se posait alors : Qu'était devenu le diamant bleu?

— Donnez-moi encore quelque temps, et je le retrouverai... affirma Charles Martel, au fond très vexé de son échec, à ses chefs qui s'inquiétaient des piètres résultats de l'enquête. Jusque-là, j'ai fait fausse route, je le reconnais, mais rien n'est perdu. Dans cette affaire, je le sens, il faudra beaucoup de patience et de ténacité.

— Et un peu de hasard, sans doute?... ironisa un fonctionnaire qui détestait l'inspecteur — sans motif valable du reste — et qui ne manquait jamais une occasion de critiquer sa curieuse théorie.

— Et un peu de hasard, comme d'habitude... répliqua paisiblement Charles Martel sans paraître remarquer la moquerie, sinon l'insolence, de la réflexion. L'avenir nous dira qui a raison.

Puis, fort des délais et de la confiance qu'on avait bien voulu lui accorder, l'inspecteur se remit à la besogne, sans bruit, sans vaine publicité, si discrètement, même, qu'il semblait avoir disparu de la circulation. Il avait abandonné jusqu'à son domicile, où il ne faisait plus que de rares et brèves apparitions, répondant à sa fille Régine qui s'inquiétait de ses longues absences :

— Ne te tracasse pas, ma chérie; je suis en train de gagner ta dot. Que j'y perde mon nom si je ne réussis pas!...

Cependant, malgré tous ses efforts, « monsieur hasard ne faisait que peu de progrès sur le chemin de la vérité, pour ne pas dire aucun. Marcel Pasquier persistait dans son farouche mutisme, et la surveillance, toujours aussi étroite pourtant, des autres accusés laissés en liberté, ne donnait pas le moindre

résultat intéressant. Et un jour, fatigué d'avoir couru à travers la capitale, Charles Martel entra, pour s'y rafraîchir et s'y reposer, dans un grand café du boulevard des Italiens. Dès la porte franchie, il aperçut un de ses collègues installé dans un coin et surveillant attentivement le fond de la salle tout en paraissant très absorbé par la lecture d'un journal étalé devant lui. Par curiosité, « monsieur hasard » alla s'asseoir à la même table et, à voix basse, demanda :

— Est-ce un de mes clients que vous filez?

— Oui... souffla le policier sans relever la tête, bien qu'il eût reconnu le nouveau venu. C'est Paul Giroux, le banquier. J'attends qu'il sorte. Il est dans le fond, derrière la deuxième cloison vitrée, avec un ami.

Déjà, Charles Martel s'était levé, en consommateur indécis qui abandonne brusquement la place qu'il vient de choisir, pour aller en occuper une autre qui lui semble meilleure. L'air aussi indifférent que possible, il se dirigea directement vers l'endroit indiqué, où une banquette était précisément libre, tout en songeant :

« Ah!... Ah!... Le banquier Giroux... Le deuxième client de Golder. Il est moins bête que Pasquier, lui, au moins; il a su jusqu'à présent rester tranquille et me tenir en échec. »

Discrètement, il prit place sur la banquette et, s'étant fait servir un bock, il ouvrit un numéro de l'*Illustration* qui traînait sur la table. En réalité, il écoutait la conversation qui se poursuivait de l'autre côté de la cloison et dont quelques bribes lui parvenaient distinctement. Conversation d'ailleurs banale en apparence, et il ne fallait nullement s'en étonner, car le banquier n'eût pas choisi un lieu aussi fréquenté pour y dire des choses compromettantes.

D'après ce que crut comprendre « monsieur hasard », l'ami de Paul Giroux était un artiste de music-hall — ou de cirque — en chômage, et il se plaignait amèrement de sa situation difficile :

— C'est un métier impossible... disait-il avec aigreur. Le cinéma nous tue, il n'y a plus moyen de trouver un engagement, à moins de présenter un numéro formidable qui coûte plus qu'il ne rapporte. Ah!... tu as eu de la veine de te retirer au bon moment, toi!... Maintenant, tu ne ferais plus un sou de recette, même si tu étais capable d'avaler la lune, tandis qu'avec ta banque...

— Tais-toi... coupa vivement Paul Giroux d'une voix sourde. Je t'ai défendu de parler de mon ancien métier!... Je n'ai pas besoin qu'on le sache. Tu es toujours aussi bavard!... Tiens!... Finis ton verre et partons, ça vaudra mieux.

Une minute après, les deux hommes quittaient leur coin et s'éloignaient, sans avoir remarqué Charles Martel qui avait aussitôt levé l'*Illustration* grande ouverte à la hauteur de son visage. Du reste, le banquier ne s'était inquiété que de savoir si le policier attaché à ses pas se trouvait toujours à son poste, se donnant un mal inouï pour passer inaperçu, et il n'avait pas songé à chercher un deuxième inspecteur dans la salle. Il avait eu grandement tort en cela, car il eût alors surpris un regard qui le suivait intensément, un regard chargé d'une lueur de triomphe. Brusquement, « monsieur hasard » venait d'entrevoir la vérité. Celle-ci était apparue en un éclair, fulgurante, simplement parce qu'une phrase entendue « par hasard » l'avait remis d'un seul coup, au moment où il s'y attendait le moins, sur la piste du diamant bleu.

***

Quinze jours passèrent encore, pendant lesquels Charles Martel montra le visage le plus joyeux qu'il pût avoir. Visiblement, il était totalement heureux et tout souci l'avait définitivement abandonné. Ce changement faisait naturellement le plus grand plaisir à Régine Martel qui, curieuse comme toute fille d'Eve, essayait d'en connaître la raison.

— Patience... patience, fillette, répondait invariablement l'inspecteur. Maintenant, je tiens ta dot. Je sais où est le diamant bleu, et si je ne l'ai pas encore repris à son voleur, c'est uniquement parce que je veux pouvoir reconstituer entièrement toute l'affaire et qu'il me reste quelques vérifications à faire auparavant. Mais cela ne tardera guère à présent, et ceux qui ont douté de moi en seront pour leurs frais.

Et en effet, un beau matin, « monsieur hasard » annonça à ses chefs que son enquête était virtuellement close, et que s'ils voulaient assister en personne à la reprise du fameux diamant, ils n'avaient qu'à lui faire l'honneur de l'accompagner au domicile de M. Bernier où aurait lieu la reconstitution intégrale du vol. Comme bien l'on pense, cette proposition fut acceptée sans réserve, et le jour même, au milieu de l'après-midi, chacun se trouva exact au rendez-vous. Outre les hauts fonctionnaires de la Sûreté Générale qui avaient daigné se déranger, il y avait là tous les acteurs du drame, sauf M. Bernier et Jean Perceval. Même Pasquier était venu — contre son gré d'ailleurs — menottes aux poignets et encadré par deux inspecteurs.

Lorsque tout ce monde fut installé dans les fauteuils disponibles du cabinet de travail — Edouard Maurer, Edmond Héricourt, Jacques de Pruines, Paul Giroux et Marcel Pasquier ayant pris respectivement la place qu'ils occupaient le soir du vol — Charles Martel, lui, se mit dans le fauteuil de M. Bernier dont il allait jouer le rôle. Et tout de suite, il commença :

— Messieurs, si vous le voulez bien, reportons-nous par la pensée à quelques jours en arrière. Je suis M. Bernier, et mes amis sont là, devant moi. Ils viennent d'admirer le diamant bleu qui a réintégré son écrin après avoir fait le tour du bureau. Voici le diamant bleu...

Et l'inspecteur sortit de sa poche l'imitation trou-

vée dans le cigare-étui de Jean Perceval, en précisant :

— ...Mais celui-ci est faux, malheureusement. Il suffira néanmoins pour la démonstration qui va suivre. Inspecteur Vial, voulez-vous allumer le lustre, s'il vous plaît? Oui... l'interrupteur qui est à gauche de la porte... Merci. Voilà. Nous sommes tout à fait dans les conditions du vol. Maintenant, regardez bien. Hop!... Plus de lumière. Je viens de couper le courant d'un simple mouvement du genou; il y a un interrupteur sous le bureau. Donc, les ténèbres les plus profondes règnent ici en ce moment. Bah!... Ce n'est rien, une petite panne, assure M. Bernier, et comme je remplace M. Bernier, voici ce que je fais dans la nuit qui masque tous mes mouvements...

Posément, Charles Martel prit le diamant bleu dans son écrin, et se retournant à demi sans quitter le fauteuil, sous les regards médusés des assistants, il tendit la pierre à l'inspecteur qui venait d'apparaître dans l'encadrement d'une porte mystérieusement ouverte au milieu de la cloison, juste derrière le fauteuil de M. Bernier. Sans un mot, jouant à la perfection le rôle de Jean Perceval, l'inspecteur prit le diamant et referma la porte : aucun bruit n'avait été perçu.

— Vous avez vu?... reprit « monsieur hasard ». C'était simple, mais il fallait y songer. Cette porte est commandée par un deuxième interrupteur placé à côté du premier et que j'ai actionné de la même façon. Maintenant, je rétablis le courant. Voici : la panne est terminée. Mais que se passe-t-il? Le diamant bleu a disparu!... L'un de vous vient de le prendre, pour plaisanter sans doute. Allons!... Qu'on me rende mon bien, vite!...

Et tandis que M. Bernier se dispute ainsi avec ses invités, son diamant s'en va dans la poche de Jean Perceval, que vient de remplacer devant vous notre collègue Bertrand. Voilà, messieurs, comment a disparu le diamant bleu...

Charles Martel promena sur l'assistance frappée

de stupeur un regard triomphant, puis il continua après un court silence :

— ...Mais attendez : vous n'êtes pas au bout de vos surprises. En effet, le plus drôle de l'histoire, c'est que M. Bernier venait d'être volé avant de se voler lui-même pour la deuxième fois, et le diamant qu'il avait donné à Jean Perceval était faux : c'est précisément celui-ci. Bien entendu, M. Bernier ignorait qu'une substitution avait eu lieu pendant la panne de lumière, et il était convaincu d'avoir réussi parfaitement son coup. Que voulez-vous, il avait besoin d'argent, le malheureux. Il était complètement ruiné, j'en ai la preuve formelle. Avec l'aide de son complice Perceval, il avait très ingénieusement organisé le vol du diamant bleu afin de toucher l'assurance.

« Mais le pauvre homme ne pouvait savoir que parmi ses amis, sur lesquels il comptait faire peser tous les soupçons, se trouvaient justement deux filous de son acabit qui avaient eu la même idée : s'emparer du diamant bleu. Seulement, leur plan était quelque peu différent. Ils avaient imaginé tous les deux — et cela sans se concerter aucunement, sans savoir qu'un concurrent chassait le même lièvre — de faire fabriquer par un diamantaire une imitation du diamant bleu et de mettre cette imitation à la place de l'original à la première occasion favorable, au cours d'une visite rendue à leur ami Bernier par exemple. Ainsi, le vol resterait ignoré très longtemps, assez longtemps en tout cas pour permettre au voleur de tirer profit de son larcin.

« C'était astucieux au possible, et il a fallu un concours de circonstances extraordinaires pour faire échouer une aussi splendide combinaison. D'abord, ils étaient deux larrons en présence, ce qui constituait déjà un sérieux handicap, puis ils se sont adressés tous deux — et toujours sans le savoir — au même fabricant de pierres fausses, ce qui était une grave imprudence. Cette affaire du diamant bleu est vraiment unique dans les annales policières!... Jamais encore on n'a vu trois voleurs opérer ensemble sur

le même objectif, chacun d'eux ignorant les autres. C'est du plus haut comique, n'est-ce pas? On pourrait écrire là-dessus une fable à la manière de La Fontaine : « Les Voleurs volés ».

« Mais il est temps que je vous nomme les deux malchanceux gredins que je vois en ce moment faire une bien vilaine grimace. Ils sont furieux et je le comprends sans peine. L'un est Marcel Pasquier, vous vous en doutiez déjà; l'autre est le banquier Paul Giroux...

L'antiquaire n'éleva pas la moindre protestation dont il comprenait l'inutilité, et il se contenta de ricaner en haussant les épaules. Par contre, le banquier s'exclama violemment :

— C'est faux!... Cette histoire est ridicule et je ne tolérerai pas plus longtemps d'être ainsi suspecté.

— J'ai vu Golder à Anvers... répliqua paisiblement Charles Martel.

— Et après?... reprit Paul Giroux, qui avait cependant blêmi. Qu'aurais-je fait du diamant bleu, alors? J'ai été fouillé... radiographié... et vous n'avez rien trouvé.

— Attendez... Un peu de patience, que diable!... Je n'ai pas terminé ma démonstration. Voici comment les choses se sont passées : M. Bernier a d'abord présenté le diamant bleu, le vrai, à son voisin de gauche, M. Jacques de Pruines ici présent. Celui-ci l'a admiré un instant, puis il l'a donné à M. Giroux qui a opéré aussitôt la première substitution. M. Giroux a été pendant vingt ans un prestidigitateur de première force. Avant d'ouvrir une banque, dans des conditions d'ailleurs suspectes dont je m'occuperai un peu plus tard, il était artiste de music-hall. C'était donc un jeu pour lui de remplacer le vrai diamant bleu par le faux qu'il avait sans doute dans la poche de son gilet, prêt à être utilisé, et personne n'a rien vu. La substitution faite, M. Giroux a passé le faux diamant à M. Héricourt, qui l'a passé à son tour à M. Pasquier, lequel n'attendait que cela pour mettre son projet à exécution.

« M. Pasquier n'est pas prestidigitateur, lui, mais il a néanmoins fort bien réussi son coup. Il avait son faux diamant dans sa main gauche fermée. Il a reçu le diamant offert par M. Héricourt dans sa main droite et c'est la main gauche qu'il a tendue à M. Maurer. Le geste était si naturel que nul n'y a pris garde. Quant à M. Pasquier, il gardait dans sa main droite fermée ce qu'il croyait être le vrai diamant bleu. La suite, vous la connaissez tous : M. Maurer rend enfin le diamant à M. Bernier et celui-ci réalise son propre plan avec la complicité de Jean Perceval.

« Mais, allez-vous sans doute me dire, comment se fait-il qu'on n'a pu retrouver sur Paul Giroux et Marcel Pasquier les deux diamants bleus : le vrai et le faux, qu'ils avaient respectivement? Vous allez l'apprendre. Pendant la panne de lumière provoquée par M. Bernier, M. Giroux et M. Pasquier se sont empressés de cacher le produit de leur vol, et cela de telle façon qu'il devenait presque impossible de le retrouver. Vous allez voir que les cachettes étaient en effet très ingénieuses. Monsieur Pasquier, s'il vous plaît, voulez-vous me donner votre main gauche? Non?... Cela ne vous plaît pas? Tant pis!... Inspecteur Vial, je vous prie, tenez le bras de Monsieur pendant que j'opérerai moi-même...

Et Charles Martel, serrant le poignet récalcitrant, continua en souriant :

— Voyez cette main : c'est une main glorieuse d'ancien combattant qui s'est conduit en héros pendant la guerre. J'ai vu les états de service de Marcel Pasquier. Ils sont dignes d'admiration, et je suis sûr que les juges en tiendront compte avant de rendre leur sentence. Mais ils m'ont aussi appris que Marcel Pasquier avait eu la main gauche fracassée par l'explosion d'une grenade, et qu'il avait subi l'amputation du médius. Or, vous pouvez constater que si cette main est en effet couverte de cicatrices, les doigts, eux, sont bien au complet. Le médius est là, miraculeusement repoussé. Mais il est démontable, ce qui

est excessivement pratique lorsqu'on veut avoir une cachette secrète et inviolable...

Et en disant ces mots, l'inspecteur avait arraché le faux doigt et le montrait aux témoins quelque peu ahuris de la scène.

— Admirez le truc... reprit « monsieur hasard », il en vaut la peine. Ce doigt artificiel est un pur chef-d'œuvre. C'est un tube de caoutchouc recouvert de peau qui s'ajuste sur le moignon du médius, et de façon si parfaite que la jointure disparaît sous le bourrelet de peau morte laissé par l'amputation. Qui pourrait dire à première vue que ce doigt n'est pas naturel? Il est tellement bien imité qu'à moins d'être averti, on s'y laisse forcément prendre. C'est ainsi que Marcel Pasquier a pu dérober le diamant bleu à toutes mes recherches. Je le cherchais dans son estomac; il était à l'intérieur de son médius. Voyez : il y a juste la place du diamant qui peut y être glissé grâce à sa forme de losange très allongé. Soyez beau joueur, monsieur Pasquier. N'est-ce pas ainsi que tout s'est passé?

— Oui, c'est exact, du moins en ce qui me concerne... reconnut l'antiquaire d'une voix hargneuse. Mais cela ne nous dit pas où se trouve le véritable diamant bleu.

— Ah!... ah!... Vous êtes impatient de le savoir? Soyez donc satisfait. M. Giroux, à votre tour, un peu de bonne volonté. Voulez-vous vous lever?

— Encore une fois, je proteste!... s'écria le banquier en obéissant cependant à l'injonction. Fouillez-moi tant que vous le voudrez; je vous mets au défi de...

Sa protestation s'acheva dans un hoquet : Charles Martel venait de lui décocher au creux de l'estomac un formidable direct. Sous le choc, le banquier chancela, le souffle coupé, puis, littéralement knock-out, il s'écroula sur le parquet, comme un pantin cassé en deux. Mais auparavant, il avait craché un objet qui roulait maintenant sur le bureau et que Charles Martel rattrapa d'une main preste en s'exclamant :

— Hé là!... Doucement!... Qu'il n'aille pas se briser maintenant. Un crachat de dix millions!...

Et il termina sur un ton plus grave :

— ...Le diamant bleu, messieurs, mais le vrai, le seul et unique.

Décrire la stupeur de ceux qui avaient assisté sans mot dire à l'extraordinaire reconstitution du vol et à son non moins surprenant dénouement serait impossible. Enfin, après une minute de silence, tous : hauts fonctionnaires, inspecteurs et inculpés, dont l'innocence était ainsi démontrée, manifestèrent chaleureusement leur admiration qui venait récompenser Charles Martel de ses patients efforts et de sa perspicacité.

— Je dois tout mon succès au hasard, comme d'habitude... déclara modestement l'inspecteur. C'est une simple phrase entendue sans le vouloir qui m'a mis sur la voie : « Maintenant, tu ne ferais pas un sou de recette, même en avalant la lune. » Je venais d'apprendre que Paul Giroux avait été un artiste de music-hall. Je me suis alors souvenu de la radiographie de l'estomac du banquier, radiographie qui m'avait particulièrement frappé, tant cet organe était anormalement développé. Je me suis demandé aussitôt si Paul Giroux n'avait pas été ce qu'on appelle un « homme autruche », vous savez, celui qui avale indifféremment une tasse à café ou une grenouille vivante. J'ai effectué des recherches de ce côté et elles m'ont donné raison. Le reste s'expliquait tout seul. Paul Giroux avait bien avalé le diamant bleu, ainsi que je le pensais, mais au moment d'être radiographié, il avait tout simplement fait remonter le diamant dans sa bouche. Puis, l'opération terminée, il avait avalé de nouveau la précieuse pierre, et depuis, elle était dans son estomac où il la conservait sans en être gêné d'aucune façon, attendant que l'oubli se soit fait sur cette affaire pour vendre le diamant bleu à l'étranger. Lui aussi avait besoin d'argent; sa banque est sur le point de sauter. Quant à Marcel Pasquier, son magasin d'antiquités est entiè-

rement hypothéqué et va être mis en vente sous peu, à la demande des créanciers. C'est toujours ce maudit argent qui est la cause de tous les crimes!...

.....

.....

Mais ce « maudit argent » pouvait également être la cause de beaucoup de bonheur, car « monsieur hasard » — il avait droit plus que jamais à ce curieux surnom — toucha quelques jours plus tard la prime de cinq cent mille francs promise par la Compagnie d'Assurances « La Mondiale ». Seul dans la vie, l'inspecteur eût certainement refusé cette grosse somme cependant bien gagnée; pour sa chère petite Régine, il l'accepta, et trois mois après, on put lire dans la page mondaine d'un grand quotidien parisien :

« Hier, en la petite église de X..., a été célébré, dans la plus stricte intimité, le mariage de Mlle Régine Martel et de M. René Sainclair, fils du grand industriel bien connu. Toutes nos félicitations et tous nos vœux de bonheur aux nouveaux époux. »

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Les perles mortelles

Roman policier inédit

par PIERRE D'AURIMONT

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 23-1-39

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0fr.95

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.50**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne. 177, route de Châtillon, Montrouge.